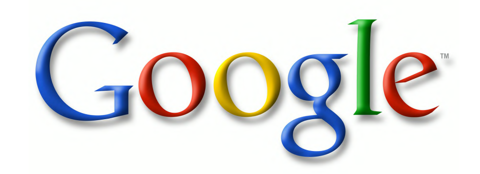
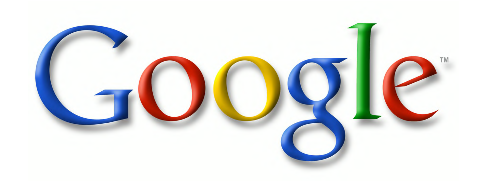
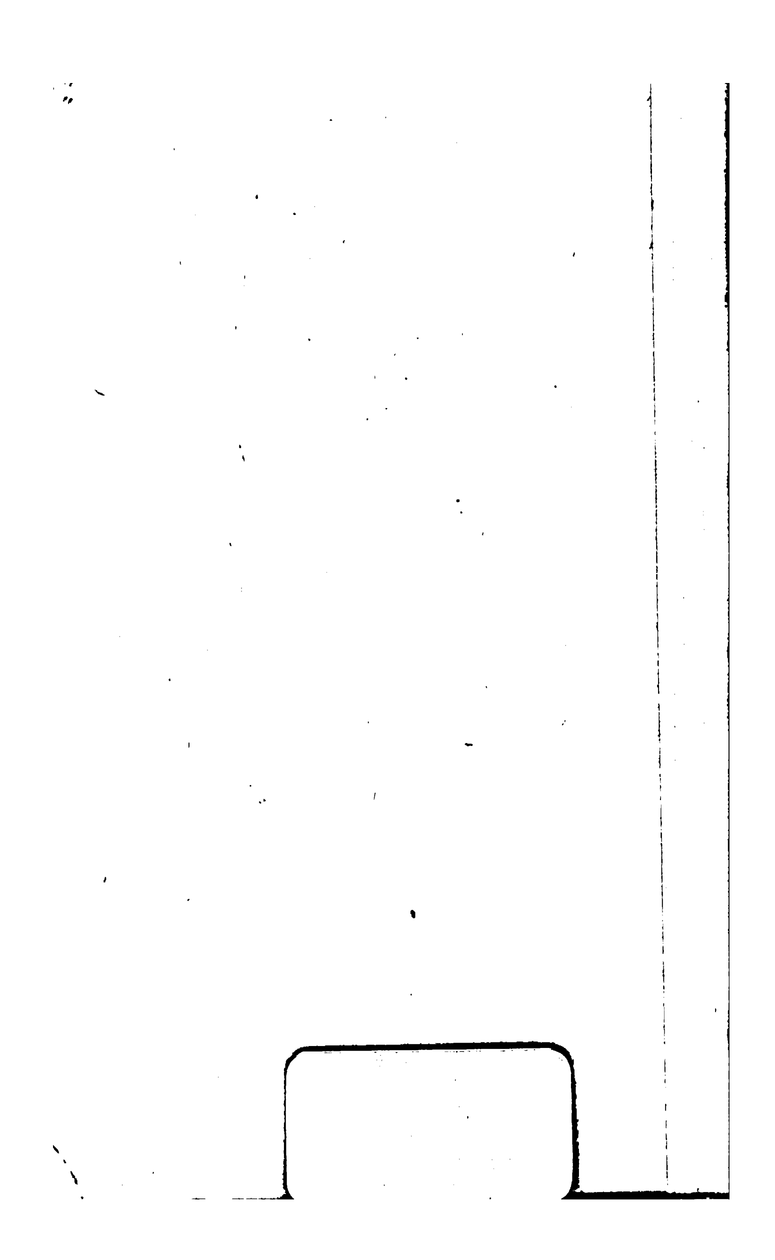
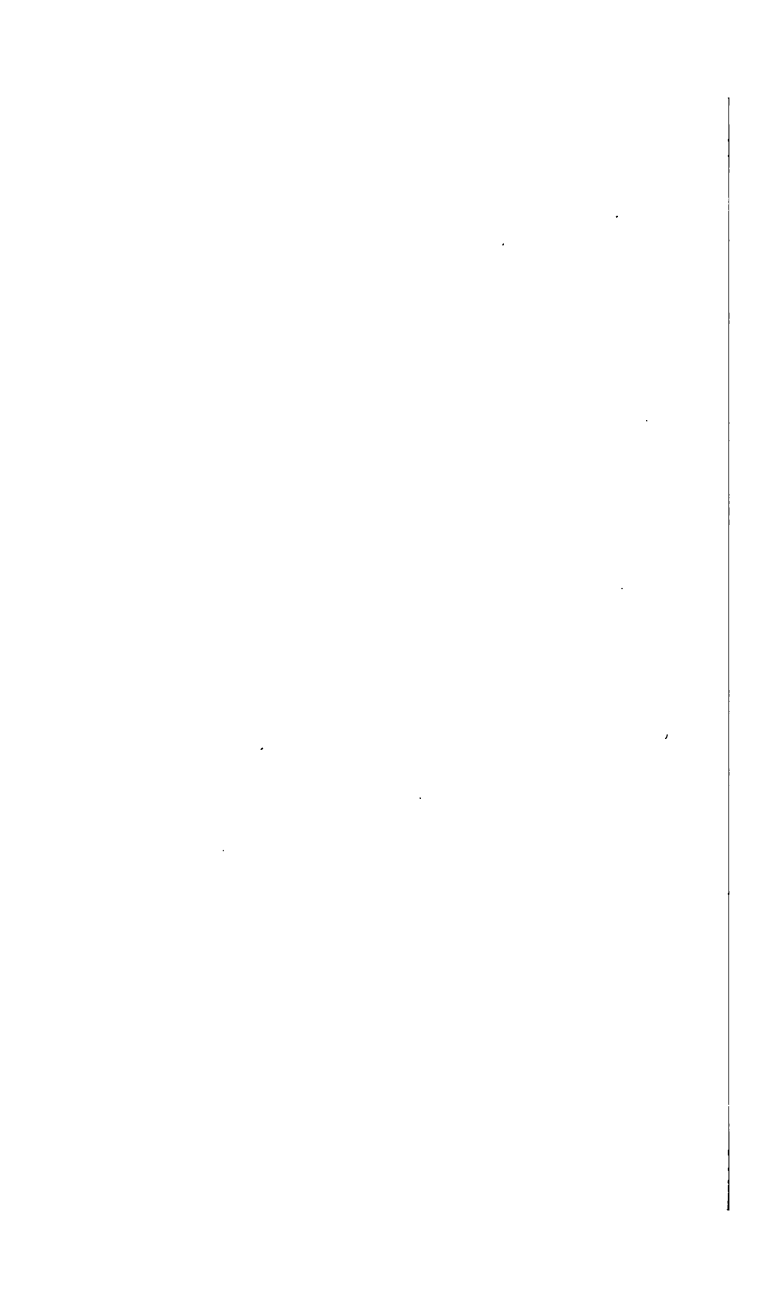












VOYAGES LITTÉRAIRES

SUR

LES QUAIS

DE PARIS

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE RENOU ET MAULDE
RUE DE RIVOLI 144.

VOYAGES LITTÉRAIRES

SUR

LES QUAIS

DE PARIS

Lettres à un Bibliophile de Province

PAR

A. DE FONTAINE DE RESBECQ

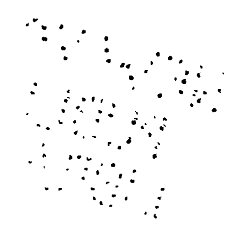
> **Honneur à ceux qui conservent le culte des choses de l'esprit et qui l'entretiennent dans les autres! Soyons amis, au moins dans cette religion-là.**
>
> (M. DE SACY.)

PARIS

A. DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES GRÈS, 7

1857



LETTRE I

Vous aimez les livres, mon cher ami, mais comme vous avez aussi le malheur de ne point habiter Paris, vous me demandez de vous tenir au courant des excursions que j'ai pu faire et que je ferai sur nos quais; ce sera bien volontiers, je vous assure, et dussent encore en rire les turburlents amis que vous aviez l'autre jour à dîner avec moi, j'afficherai ma passion. Je

conviens que lorsqu'on a, comme ces messieurs, une fortune qui non-seulement peut donner toutes les joies de ce monde, mais dont l'administration impose aussi des occupations très-réelles, on se plaise à rire d'un pauvre diable qui revient soir et matin sur une même promenade *pour brouter le papier*, comme le disait le gros railleur auprès duquel vous m'aviez placé. Il y a des bibliomanes, mais avant eux, dans l'ordre raisonnable, des bibliophiles, et je crois que vous et moi nous pouvons nous dire de ceux-là. C'est avec un grand plaisir, je vous le répète, que je me rends à votre demande ; vous aurez mes bulletins, mais, je vous en préviens, si comme Montaigne : « je ne me prens

guères aux livres nouveaux, parce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides, » je dois ajouter que, comme lui aussi, j'aime à donner les choses comme elles viennent à mon esprit. Persuadez-vous, d'ailleurs, que votre correspondant n'est point un maniaque; qu'il aime les livres, mais qu'il ne ressemble pas à certains amateurs qui ne raisonnent plus dès qu'ils veulent posséder: je n'en suis pas là, grâce à Dieu; je sais attendre, si mes ressources m'imposent de renoncer à une occasion. Je me berce de l'espoir qu'elle se reproduira; les étalages des quais, sans cesse renouvelés, sont assez riches pour dédommager leurs amants, lorsque la fortune trahit la bonne volonté d'acquérir

qu'ils ont toujours. Je ne prétends pas convertir vos amis à ce point de leur faire renoncer à leurs jardins, à leurs chevaux, à leurs meutes. J'espère seulement me justifier, et les faire convenir que, lorsque par situation, on n'a, comme un postillon, qu'un petit relai à parcourir tous les jours, il n'est pas sot d'avoir choisi le chemin dans lequel on peut à chaque pas serrer, pour ainsi dire, la main d'un homme de mérite, et même, de temps en temps, d'un grand écrivain. Dans le *Juif errant des quais*, le vulgaire ne voit souvent qu'un maniaque, des livres sous le bras, tandis que déjà ses poches en sont pleines. Détrompez-vous: ce type décrit, je crois, par Ch. Nodier, disparaît. Je rencontre

tous les jours des gens fort élégants qui ne craignent pas de salir leurs mains lorsque déjà le format, la reliure d'un livre trahit quelque bonne chose ; car les vieux routiers en sont arrivés, voyez-vous, à lire avec les doigts; je n'en veux pour preuve que mon digne confrère, M. H.... Devenu aveugle, ce courageux bibliophile se faisait conduire par son domestique sur le quai Voltaire, qui avait été sa promenade favorite. On l'approchait des boîtes, il passait alors légèrement les mains sur les livres, parcourait ainsi quelquefois plusieurs mètres sans rien dire, puis saisissant quelque mince volume, il disait à son guide : « N'est-ce pas de chez Barbin ? » (ou tel autre nom de libraire célèbre). Il se

trompait souvent, sans doute, mais il lui est arrivé plus d'une fois de deviner juste, alors sa joie était inexprimable ; il achetait dans ce cas ce qu'il avait déjà ou ce qui lui était indifférent. C'était, disait-il, sa manière de remercier le Créateur de lui avoir conservé l'ombre d'un sens perdu. Cela fait vivre le marchand, Dieu sera content ! Telle était sa pensée.

A propos de cet aveugle, souffrez que je vous raconte un fait dont j'ai été témoin dernièrement ; il vous prouvera que notre attention n'est pas tellement absorbée que nous ne puissions rien sentir de ce qui se passe autour de nous.

Je cheminais l'autre soir en longeant

les boîtes du quai Malaquais, et j'étais arrivé presque à l'extrémité de celles qui touchent au pont des Saints-Pères, lorsque j'entendis derrière moi comme un bruit de frottement. C'était un aveugle qui, tenant son chien en laisse de la main gauche, passait la droite sur les livres comme en les tâtant. « Vois-tu, Médor, dit-il, je m'appuie ici sur des raisonneurs, des raisonneurs qui en ont dit, va, mais des raisonneurs silencieux. » Puis, s'arrêtant tout à coup, parce qu'avec le tact merveilleux des aveugles, il sentait que le moment de se détourner était venu. « Hé! cria-t-il, ne suis-je pas en face de la rue des Saints-Pères? — Oui, lui dis-je, mais il y a bien des voitures. — Ah! ça ne fait rien, ré-

pondit-il ; Médor va me passer. » Puis, tirant sur la corde de son fidèle compagnon : « Allons, Médor, passe-moi.... »

Alors je fus témoin d'un admirable spectacle : ce malheureux chien, qui jusqu'à ce moment venait de guider son maître sans bruit, se mit, en portant sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, à aboyer pour faire remarquer des cochers et des chevaux l'homme dont il lui était donné de protéger l'infirmité !

Qu'en dites-vous, mon cher ami ? pour moi j'en avais les larmes aux yeux, je quittai les boîtes et je constatai que le bon caniche ne cessa d'aboyer que lorsque son maître eut mis le pied sur l'autre rive.

LETTRE II

Vous me dites, mon cher ami, que vous et votre femme vous avez lu avec grand intérêt ma première lettre, et vous insistez l'un et l'autre pour que je continue à vous donner de temps en temps des nouvelles de mes pérégrinations. Soit! peut-être en serez-vous au regret. Mais, puisque vous le voulez, il en sera selon vos désirs. — Je vous répète, toutefois, que n'entendant pas vous faire

un cours de bibliographie en règle, mes récits iront un peu en zigzag, à la façon de tout flâneur.

Vous ne l'ignorez pas, le champ est vaste, et ce que l'on trouve sur les quais permettrait de traiter bien des questions. Qu'y voit-on, en effet? Des œuvres écrites dans le feu de la jeunesse et reniées aujourd'hui par leurs auteurs; des brochures attestant la versatilité des hommes; des professions de foi politiques ou religieuses, que la vie de ceux qui les ont faites a démenties cent fois; des milliers de projets pour réformer le monde et ses environs! des plaidoyers pour M. N., pour Mme V.; des livres offerts, qui n'ont pas été lus, et qu'on a vendus

sans avoir même effacé les dédicaces; des documents administratifs vieux et nouveaux; des budgets, des règlements qui, sous tous les régimes, ont été distribués avec parcimonie à ceux qui en avaient besoin, et qu'on trouve là en masse, livrés au poids par des coquins de valets, comme dirait Voltaire.

Puis, sous tout cela, ou à côté, de bons petits volumes, dont la reliure, forte comme une écaille de tortue, semble avoir été faite pour protéger l'œuvre qu'elle renferme pendant les trajets que lui imposent des circonstances plus inconnues les unes que les autres.

Quelle reliure même dans son expression la plus ordinaire!! « Nos petits-fils, disait M. de Malden dans le

Bulletin du Bibliophile (mars 1857), ne verront pas vestiges de nos livres affronter sur les quais l'intempérie des saisons, tandis qu'ils y trouveront encore ternis, mais toujours cuirassés, ceux de la grande époque dont le papier, la colle, les nerfs, le cuir, et souvent la dorure, ont défié les fortunes les plus diverses. »

J'ai moi-même un exemple de cette étonnante conservation dans une brochure originale de Bossuet sur le quiétisme. On voit, par l'état extérieur de cette plaquette, qu'elle a dû nécessairement séjourner beaucoup d'années dans les boîtes des quais; mais, à l'intérieur, les dorures sont d'une merveilleuse conservation. Il y a lieu de suppo-

ser, par ce qu'on voit encore, que cette reliure a été fort riche. L'exemplaire a d'ailleurs appartenu à Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, dont il porte la signature en plusieurs endroits.

Le jour où j'ai fait cette trouvaille a été un de mes jours heureux; je vous assure aussi que, malgré ma vénération pour La Bruyère, je n'ai pu m'empêcher de le trouver exagéré, injuste même, dans ce passage où il dit :

« Un homme m'annonce, par ses discours, qu'il a une bibliothèque. Je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir, dont tous ses livres sont couverts. Il a

2

beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prendrait pour de vrais livres arrangés sur les tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veux non plus que lui voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque (1). »

Convenez, avec moi, que l'amateur ainsi critiqué a cependant rendu un

(1) De la Mode.

grand service aux lettres : quelques-uns des ouvrages qu'il posséda ont acquis depuis une très-grande importance; la reliure dont il les a revêtus les a protégés, et il est arrivé ainsi qu'un livre précieux est parvenu, de siècle en siècle, à quelque érudit qui en a profité. Nous serions encore bien plus pauvres sans cela. Comment aurions-nous, je vous le demande, tant de livres précieux? Le roman de *la Rose*, par exemple, ce roman que ses possesseurs n'ont peut-être jamais lu, ainsi que le dit La Bruyère, eut une grande influence au XIV[e] et au XV[e] siècle. Tous les historiens de notre littérature en ont parlé.

Laissez-moi dire en passant que l'ex-

posé le plus net de ce livre célèbre a été fait par Baïf. Le poëte s'adresse à Charles IX :

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieux roman vous trouverez déduite
D'un amant désireux la pénible poursuite,
Contre mille travaux en sa flamme obstiné;

Par avant que venir à son bien destiné
Mallebouche et *Dangier* tâchent le mettre en fuite;
A la fin *Bel Accueil* en prenant la conduite,
Le loge après l'avoir longuement cheminé;

L'amant dans le verger, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment souffrant peines diverses
Cueil du rosier fleuri le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du roman de *la Rose*,
Où d'amours épineux la poursuite est enclose;
La rose c'est d'amour le guerdon précieux.

Faites lire ceci à M. de L..., et dites-lui que, selon ma promesse, je lui enverrai

prochainement le bel exemplaire que je possède, car j'ai adopté pour mes livres la maxime célèbre : *A Grolier et à ses amis.* J'ajoute : *et aux amis de mes amis.*

LETTRE III

Heinsius, bibliothécaire de l'université de Leyde, disait, en parlant de la bibliothèque confiée à ses soins: « Je ne suis pas plutôt entré dans cette bibliothèque que je ferme la porte sur moi, et que je bannis de cette manière la concupiscence, l'ambition, l'ivrognerie, la paresse et tous les vices dont l'oisiveté, mère de l'ignorance et de la mélancolie, est la source ; je siége au sein même de l'éter-

nité, parmi ces hommes divins, avec tant d'orgueil, avec tant de satisfaction, que je prends en pitié tous les grands et tous les riches qui sont étrangers à cette félicité. »

Pour moi, une collection de livres, qu'elle soit installée dans l'ébène, dans l'acajou, dans le bois sculpté ou dans la boîte du bouquiniste, m'arrache à tout, comme Heinsius.

J'avouerai cependant que mon cœur bat plus fort devant les boîtes que dans une bibliothèque riche et bien distribuée, parce qu'en parcourant les unes j'ai la pensée, l'espérance de découvrir une rareté, tandis que dans les autres, si cette rareté s'y trouve, on la connaît, on en sait le prix ; l'heureux maître est

en possession depuis quelque temps de son trésor, joie déjà bien moins vive que celle qui est due au moment... (il faudrait un mot céleste pour peindre cela) où l'on trouve. . . . .

Devons-nous cependant rechercher ces livres qui, peut-être, ne sont rares que par le peu d'estime qu'ils ont mérité dans le temps où ils ont paru, et n'offrent que :

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on a jamais lus?

Je ne le pense pas, vous le savez, et tous mes efforts tendent à imiter de loin Voltaire qui s'est montré avec raison si difficile dans le temple du Goût.

Comme le disait un sage qui avait aussi beaucoup bouquiné : « Entasser des amas de livres sans nécessité, sans discernement, c'est une inutilité absurde. Rassembler tous ceux qu'on estime par leur rareté, par la beauté singulière des éditions, par la magnificence des reliures, c'est un excès de luxe, un amour déréglé du merveilleux, une prodigalité ruineuse. Préférer enfin ceux dont le seul mérite consiste dans la singularité grotesque et imaginaire des matières qu'ils renferment ou qui n'ont d'autre qualité que d'être pernicieux aux bonnes mœurs, et contraires aux maximes de la religion, c'est bizarrerie, caprice, travers d'esprit, libertinage. »

Quelques bibliomanes, je le sais, re-

cherchent avec avidité certains livres qui n'ont de curieux que des titres plus ou moins sales ou scandaleux. Je dois me rendre cette justice que j'ai eu pour ces indignes productions une instinctive horreur.

Il en est de même de ces nombreux romans écrits dans le siècle dernier comme pour attiser le feu des mœurs dissolues de l'époque. Pour l'histoire, j'ai su aussi me garer de tous ces mémoires apocryphes, de ces prétendus testaments politiques, de ces prétendues histoires secrètes composées par ceux qui, ainsi que le dit Voltaire, n'ont été dans aucun secret. Je ne sais ce que dit le catalogue d'histoire de France de la Bibliothèque im-

périale récemment publié, mais déjà du temps du Père Lelong on trouvait dans la bibliothèque qu'il nous a donnée 17,427 ouvrages sur l'histoire nationale. On nous permettra de croire que, sauf d'illustres exceptions, le nombre en a doublé sans grand profit pour nos études historiques. Plus je vais et plus je tiens aux maîtres de la science dans chaque ordre ; sans doute ils ne disent pas tout, mais ils font penser davantage. Quoi de plus ?

LETTRE IV

Je rencontrais souvent sur les quais un élégant jeune homme chez lequel l'amour du bouquin me paraissait faire chaque jour des progrès énormes. Bien que ne pouvant pas blâmer en lui une passion qui est aussi la sienne et qui va quelquefois jusqu'à donner la fièvre à ceux dont elle s'est emparés, je me disais à part moi : « Voilà un débutant bien frais aujourd'hui dans toute sa personne, nous verrons si dans quelques années

cette douce passion ne l'aura pas conduit à se négliger un peu dans sa mise. »
(C'est un reproche que les femmes font souvent à certains maris bouquineurs.)
Ce serait dommage ! pensai-je. Je fus ensuite quelques mois sans le rencontrer, lorsqu'un jour, c'était un dimanche, je le vis près du Pont-Royal ; il faisait un temps magnifique; cette fois, il n'était plus seul : une femme charmante, blanche de peau, noire de cheveux, lui donnait le bras et se penchait gracieusement sur lui, tantôt en regardant curieusement les livres, ou riant et paraissant se moquer des titres qu'elle avait sous les yeux. J'étais très-près de ce gracieux ménage lorsque la cloche du bateau à vapeur qui est au

bas du quai d'Orsay sonna : aussitôt tous deux s'arrachèrent des boîtes, mais en passant près de moi, l'heureux possesseur de la jolie femme dit en me regardant : « Ce n'est que le premier coup de cloche, ma chère ; tiens, ajouta-t-il, en me saluant, voici monsieur, qui bouquine comme moi tous les jours ; je suis bien certain que sa femme ne le tourmente pas. —Ah! monsieur, lui dis-je avec un sourire, nous avons un affreux vice qui nous fait souvent négliger nos affections. — Mais c'est qu'il n'en est pas ainsi, répliqua-t-il vivement : ma femme que je vous présente est pour moi le plus beau des livres ! » Je saluai la dame qui avait paru très-bien goûter le compliment. « Monsieur votre mari a

bien raison, lui dis-je en même temps, car Montaigne, dont les *Essais* en vieux exemplaires nous sont surtout précieux, après avoir énuméré (5e édit., Paris, Abel l'Angelier, 1588) les qualités physiques et morales de la femme, s'écrie : *Le monde n'a rien de plus grand !* » Un très-joyeux et très-gracieux salut du beau couple fut la réponse à cette petite citation que venait d'ailleurs d'interrompre le dernier coup de cloche du bateau destiné à les conduire sur les rives enchantées de la Seine.

Je profitai de la leçon que leur rencontre m'avait donnée, je revins pour chercher ma petite bande, mais.....

Le temps se gâta, il plut, et je bouquinai sur mes rayons.

Le premier livre qui me tomba sous la main était la deuxième édition des *Maximes* de La Rochefoucauld. La maxime qui frappa mes regards est celle-ci :

« Il y a de bons mariages, il n'y a pas de délicieux mariage. »

Je voulus la méditer.

Je supposai que La Rochefoucauld a entendu *ménage*. Les éditions postérieures à celle que je tenais furent vérifiées, et je reconnus non-seulement qu'il n'y avait pas de variante, mais que les commentateurs, Amelot de La Houssaye, l'abbé de La Roche, l'abbé Brotier, M. Aimé Martin avaient peu médité cette maxime. Faisant alors ce qu'ils avaient négligé, je me demandai s'il n'y

avait réellement pas de délicieux ménage.

D'abord, dans quel cas le ménage ou le mariage peut-il être délicieux ?

Si je suppose un couple jeune et pur, formé par une inclination réciproque, reposant sur les sentiments délicats qui sont susceptibles de procurer cet heureux état, — ma raison me dit bien vite qu'un beau jour la satiété vient tout déranger, une lune de miel plus ou moins prolongée n'est jamais qu'une lune de miel. — Il me sembla alors qu'un délicieux ménage pourrait être celui de deux êtres éprouvés par une première union et qui, brisés par ce malheur si commun, hélas ! se rencontrent, se comprennent et jugent que de leurs bles-

sures encore saignantes peut naître une existence nouvelle.

Ils s'unissent, et tout ce qui leur avait été douleur leur est joie. L'expérience qu'ils ont acquise prévient les moindres chocs. L'harmonie est complète et ils sont arrivés à la délicieuse respiration des milles circonstances dont la vie se compose. — Un de mes amis, qui avait fait les deux épreuves, entra en ce moment ! « Parbleu, mon cher, lui dis-je, vous arrivez bien, et vous allez m'aider à donner tort à M. de La Rochefoucauld. » Je lui exposai ma thèse, mais il m'arrêta aussitôt : « Détrompez-vous, me dit-il, avec un soupir ; j'ai été certainement on ne peut plus heureux dans la seconde union que la mort vient de

briser, mais, je dois l'avouer, c'était toujours au moment où je sentais l'heureux état de ma situation que le souvenir d'une affection première, qui n'avait pas été ce que j'aurais voulu, empoisonnait mon bonheur, et je dois ajouter que, dans ma conviction, il en était de même chez celle que je viens de perdre. Ainsi l'heureux amant de Mme de Longueville avait raison. — *Il y a de bons mariages, il n'y a pas de délicieux mariages.* »

Que pensez-vous de cette appréciation ? Priez surtout votre chère femme qui, j'espère, ne fera pas la seconde épreuve, de m'en dire son opinion.

LETTRE V

Hier à onze heures le temps se brouilla tout à coup et j'eus la douleur, en arrivant au pont de la Concorde, de voir le chef de ma première station fermer ses boîtes avec une activité mêlée de grognements.

« Parbleu ! me dis-je, voilà une occasion de me livrer à une intéressante statistique ; il y a longtemps que je voyage sur cette route vraiment enchan-

tée de la littérature et je n'ai pas encore eu le soin de compter le nombre des stations (étalages); cela sera bientôt fait, d'autant plus que n'ayant pas besoin de m'arrêter pour cela, je puis prendre un train direct. » Cela dit, je partis, et, trente-cinq minutes après avoir pris cette belle résolution, je savais combien il y a de bouquinistes. Les voici :

Sur le quai d'Orsay	5
Sur le quai Voltaire.	10
Sur le quai Malaquais. . . .	15
Sur le quai Conti.	10
Sur le quai des Grands-Augustins	7
Sur le quai Saint-Michel (1). .	6
A reporter. . .	53

(1) Quelques uns de ces derniers étaient sur l'ancien pont Saint-Michel : rien n'égale la douleur que ce déplacement leur a fait éprouver.

Report. . .	53
Sur le quai Montebello. . . .	1
Sur le quai des Orfèvres. . .	1
Sur le Pont-au-Change. . . .	6
Sur le quai aux Fleurs. . . .	1
Sur le quai de la Mégisserie. .	3
Sur le quai de l'Hôtel-de-Ville. .	1
Sur le Pont-Marie..	1
Sur le quai de la Tournelle. . .	1
	68

Mais comme la statistique est une science extrêmement attrayante, je voulus savoir :

1° Combien il y avait de boîtes;

2° Quelle longueur métrique toutes ces boîtes, rapprochées les unes des autres, présentaient d'étendue;

3° Combien chacune de ces boîtes pouvait contenir de livres ;

Et voici ce que je trouvai :

Terme moyen, les bouquinistes occupent quinze mètres avec douze à quinze boîtes ; il y en a qui en ont plus.

68 fois 15 font 1,020.

Ces 1,020 boîtes (d'un mètre chacune) étant rapprochées les unes des autres, donneraient donc une étendue de plus d'un kilomètre.

D'après des renseignements que j'ai pris, une boîte peut contenir de 75 à 80 volumes.

Ainsi, terme moyen, un bouquiniste expose de 1,000 à 1,200 volumes, ce qui fait pour les soixante-huit environ 70,000 volumes, c'est-à-dire la valeur

de trois bibliothèques déjà importantes de nos départements.

Un homme très-compétent que j'ai consulté et qui a exercé le métier, évalue à douze ou quinze cents le nombre des volumes vendus chaque jour; cette vente peut être évaluée à mille francs; donc la vente des livres sur les seuls parapets des quais serait à peu près de quatre cent mille francs par an.

LETTRE VI

Les bouquinistes ne vendent pas tous de la même manière. Les uns ont des prix à toutes les boîtes, les autres en ont une ou deux dans lesquelles (calembourg à part) les livres *sont sans prix*. Le prix dépend souvent de la mise de l'acheteur. Si c'est un beau monsieur, inconnu d'ailleurs, le prix sera élevé de plus d'un tiers; si c'est un amateur d'habitudes raisonnables en ses acquisitions ordinaires, on lui fera un prix

modéré et on se rendra même à son offre, en lui disant : « Tenez! prenez-le; j'aime autant que vous l'ayez que d'autres. »

La vente des livres non cotés a lieu surtout le matin; c'est le moment (sept heures et demie en été, huit heures et demie en hiver) où le bouquiniste, qui a acheté la veille des livres vendus en lots, apporte cette nouvelle marchandise. Le bon M. Jacques, commis de M. Lainé, appelle en effet cela *de la nouveauté*. Ces nouveaux venus restent une heure ou deux en tête des boîtes, et les libraires et les amateurs viennent pendant ce temps s'y brûler les doigts pour examiner et acheter. C'est à ce moment que ce qui est bon est rapidement en-

levé. En moins de trois quarts d'heure, plus de vingt libraires ont passé et se sont approvisionnés. Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y ait parfois de bons restes comme après tout excellent festin. Vingt libraires peuvent très-bien passer en revue cent bouquins et ne pas avoir saisi la perle !... J'en fis l'expérience un jour. Il était neuf heures : deux libraires, bien connus par leur savoir et par leur activité, venaient de retourner en tous sens un lot de livres placés en dehors des boîtes ; ils s'en allaient, et ils n'étaient pas encore au bout de l'étalage que j'avais mis la main sur une première édition de La Rochefoucauld (Paris, Claude Barbin, 1665). Or, un exemplaire de cette même édi-

dition avait été vendu la veille, salle des Bons-Enfants, 79 fr. Je conclus de là qu'un amateur doit toujours chercher, et que pour trouver un bon livre il ne faut dédaigner aucune échoppe et surtout les marchands de meubles, qui ont la prétention de vendre très-cher ce qui ne vaut rien et très-bon marché ce qui a une valeur réelle.

Les bouquinistes intelligents sont ceux qui écoulent la marchandise en lui faisant successivement parcourir toutes les boîtes, depuis celle à deux francs jusqu'à celle à cinq sous. Quand on opère sur des masses de bouquins souvent aussi considérables, il faut vendre à tout prix et même au-dessous du prix d'achat. Dans ce

commerce comme dans certaine justice, les bons doivent payer pour les mauvais. C'est le procédé de M. Lainé, et tout Paris littéraire sait s'il s'en trouve bien. Je ne connais point ses affaires et je ne me permettrai point d'en parler; mais je crois pouvoir affirmer, sans être démenti, qu'il achète et revend plus de cent cinquante mille volumes par an. M. Lainé a sur ses confrères un avantage très-appréciable pour les amateurs curieux de voir, de toucher et quelquefois (ce qui est plus rare) de lire en entier un bouquin : c'est qu'il les rachète très-consciencieusement. En général, il en est autrement chez ses confrères : ils n'aiment point acheter ce qu'ils ont vendu.

Comme je l'ai dit, tous désirent vendre, mais beaucoup ne savent pas se décider à suivre cette marche rapide. S'ils se sont trompés en achetant un livre trop cher, ils aiment à se tromper une seconde fois en gardant si longtemps leur acquisition qu'elle se détériore chaque jour, et qu'enfin il faut la laisser aller, non pour ce qu'elle a valu, mais pour ce qu'elle vaut. — Je pourrais citer des livres qui sont sur les quais depuis plus de deux ans. Surveillez au contraire certains étalages, en moins d'un mois toutes les boîtes ont été entièrement renouvelées.

LETTRE VII.

Je me demandais l'autre jour s'il ne serait pas temps de déclarer qu'il est de mode de ne plus fumer ; décidément cela devient dangereux. Hier, dans la rue du Bac, je vis la robe d'une dame prendre feu par suite de l'imprudence d'un fumeur qui avait jeté, en sortant d'un bureau de tabac, une allumette encore enflammée. Aujourd'hui on vient de me raconter qu'il y a une heure le

feu a pris dans une boîte; ce sinistre était généralement attribué à un reste de cigare placé négligemment sur le bord de cette boîte et ensuite abandonné. Fumer est assurément une douce chose, mais combien l'abus de cette passion nous a aliéné parmi les femmes de charmants esprits qui ne peuvent plus nous sentir ! Je sais des maris qui ont cruellement souffert de n'avoir pas consenti à renoncer à cette habitude. L'horreur qu'en éprouvent les femmes (pas toutes cependant) n'est pas chose nouvelle ; je n'en veux pour preuve que cette satire, attribuée à Boileau, et qu'on trouve dans une édition de ses œuvres, donnée par Abraham Volfgand vers 1693. L'auteur de la satire en

question (qui n'est pas Boileau), faisant aussi du fumeur un ivrogne, dit :

Dieux, que vois-je ! en dépit d'une épaisse fumée
Que répand dans les airs mainte pipe enflammée,
Parmi des flots de vin en tous lieux répandu,
J'aperçois *Trasimon* sur le ventre étendu,
Qui, tout pâle et défait, jette sous la table
Les rebuts odieux d'un repas qui l'accable ;
Il fait pour se lever des efforts violents;
La terre se dérobe à ses pas chancelants.
De mortelles vapeurs sa tête encore pleine
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne ;
Il retombe et bientôt, l'aurore en ce réduit
Viendra nous découvrir les excès de la nuit;
Bientôt avec le jour nous allons voir paraître
Quatre insolents laquais aussi soûls que leur maître
Qui, charmés dans le cœur de ce honteux fracas,
Près de sa femme, au lit, le portent sous les bras.
Quel charme, quel plaisir pour cette triste femme,
De se voir témoin de ce spectacle infâme,
De sentir des vapeurs de vin et de tabac
Qu'exhale à ses côtés un perfide estomac !
Tu frémis. Toutefois dans le siècle où nous sommes,
Chère Eudoxe, voilà comme sont faits les hommes!

N'en déplaise aux moralistes qui se plaignent de notre temps, il me semble

que sur les deux vices que le satyrique du XVIIe siècle reprochait aux hommes, il n'y en a qu'un que nous ayons généralement conservé.

Et ce vice, j'espère que nous saurons aussi l'abandonner; tout nous y exhorte : d'abord la plus belle moitié du genre humain, et les cigares aussi, qui ne sont pas toujours bons. Mais ce qui est plus grave, ce sont les observations médicales qui ont été faites touchant l'influence funeste du tabac sur beaucoup de gens (il y en a à qui il fait du bien), influence que les victimes n'apprécient souvent que trop tard. Des choses qui m'ont paru parfaitement fondées ont été dites, il y a dix-huit mois, à ce sujet dans un excellent re-

cueil (1) rédigé par un médecin publiciste des plus distingués, M. Dechambre, qui a déjà rendu de très-grands services à la science médicale.

1) La *Gazette hebdomadaire de médecine.*

LETTRE VIII

Tenez pour certain, mon cher ami, qu'il y a de belles occasions sur les quais; je viens de me heurter, ce matin, avec le bon M. N....., qui a trouvé six pièces originales de Molière reliées avec.... *un poëme sur la Pharmacie*, traduit de l'anglais ; le titre du livre portait, en caractères grossièrement tracés, la *Farmasi, poëme* (sic). Il a fallu une main de vrai bibliomane pour tirer ce bou-

quin d'entre les autres bouquins, qui pour le coup n'étaient point ses frères. Je dois à ce sujet déclarer aux amateurs que les pièces originales de Molière, de Corneille, de Racine ne peuvent plus être trouvées aujourd'hui qu'en ces sortes de nids dans lesquels elles ont été providentiellement recueillies par l'indigence ou l'ignorance d'un lecteur. M. N.... était ivre de sa trouvaille. Vous le connaissez pour un employé zélé, eh bien! il était si heureux qu'il n'est pas venu à son bureau.

Pour moi, je suis entré comme lui en bonne veine, car ce même soir j'ai trouvé ; vous ne le devineriez jamais : j'ai trouvé..... le billet de faire part de la mort de Mme de La Vallière.

Ce document si intéressant est une lettre adressée, le 6 juin 1710, par la sœur Madeleine du Saint-Esprit (religieuse carmélite indigne, comme elle se qualifie) aux sœurs supérieures des couvents de son ordre pour leur annoncer la fin de très-honorée sœur Louise de la Miséricorde.

Mon imprimé, qui n'a pas été arraché de quelque livre du temps, ainsi que vous pourriez le croire, forme une petite plaquette de sept pages; on y a joint le portrait de la sœur Louise, étendue sur son lit de mort. A la fin de la septième page on lit l'approbation de la relation qui est faite dans cette lettre des circonstances de la vie pénitente et de la mort de Mme de La Vallière. La reliure,

qui est du temps, est en maroquin rouge et porte des armoiries sur lesquelles je n'ai encore pu mettre aucun nom.

Rien de plus touchant que cette relation ; rien de plus grand que ce style, qui bien qu'appartenant à une simple religieuse, semble être le langage même des grands écrivains de ce XVIIe siècle qui venait de disparaître.

Quelle pénitence a fait cette femme, mon cher ami !

Elle avait honte de se borner aux pénitences de la règle, comme le dit la lettre de la sœur Madeleine : un désir insatiable de souffrances la consumait ; elle n'était occupée qu'à satisfaire la justice de Dieu (1). On la trouvait sou-

(1) On sait, dit Voltaire, que quand on an-

vent presque évanouie; une fois même étant au grenier, où elle étendait du linge, elle s'évanouit entièrement. Elle était remplie de maux qui lui causaient d'atroces douleurs, et il ne lui arriva pas une fois de proférer une plainte.

« La veille de sa mort (c'est la sœur Madeleine qui parle), elle se leva encore à trois heures du matin pour continuer ses exercices de piété ordinaire; mais se trouvant beaucoup plus mal, elle ne put aller jusqu'au chœur; une de mes sœurs la rencontra ne pouvant plus se soutenir et pouvant à peine parler, tant les douleurs étaient pressantes; elle en

nonça à sœur Louise de la Miséricorde la mort du duc de Vermandois, qu'elle avait eu du roi, elle dit: « Je dois pleurer sa naissance encore « plus que sa mort. »

avertit ma sœur l'infirmière; le mal était déjà si grand qu'il fallut l'emporter à l'infirmerie; malgré l'état où elle était on eut peine à obtenir d'elle d'user de linge et de quitter la serge. Les médecins étant appelés la firent d'abord saigner, mais ils s'aperçurent bientôt que leurs remèdes étaient inutiles: l'inflammation était déjà formée. Ma sœur Louise de la Miséricorde vit bien que sa dernière heure était proche; elle accepta la mort avec joie, et toutes les circonstances qui l'accompagnaient, répétant plusieurs fois: *Expirer dans les plus vives douleurs, voilà ce qui convient à une pécheresse.* Malgré cette extrême souffrance, nous avons remarqué avec étonnement qu'il ne lui a pas échappé la

moindre plainte; le mal ayant fait la nuit un progrès fort considérable, elle a demandé ce matin les derniers sacrements : *Dieu a tout fait pour moi*, nous a-t-elle dit ; *il a reçu autrefois dans ce même temps le sacrifice de ma profession; j'espère qu'il recevra encore le sacrifice de justice que je suis prête à lui offrir.* Elle s'est confessée et a reçu le saint viatique avec toutes les marques possibles de piété et de religion. Elle avait encore communié dimanche avec la communauté, et lundi et mardi pour célébrer sa prise d'habit et de sa profession. Nous espérions avoir du temps pour tenter de nouveaux remèdes, mais une grande faiblesse nous ayant fort alarmés, quoiqu'elle ait très-peu duré,

monsieur l'abbé Pirot, notre supérieur, qui venait de sortir de l'infirmerie après lui avoir donné le saint viatique, est rentré sur l'heure pour lui administrer l'extrême-onction, qu'elle a reçue avec une pleine connaissance une heure avant sa mort; de temps en temps elle perdait encore la parole, mais elle entendait fort bien, et quand monsieur l'abbé Pirot lui inspirait de faire à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous augmentez « les souffrances, augmentez aussi la « patience, » elle témoignait par signes qu'elle faisait intérieurement de tout son cœur la même prière. Elle a expiré aujourd'hui à midi, âgée de soixante-cinq ans et dix mois, et trente-six de religion, laissant la communauté aussi affli-

gée de sa perte qu'édifiée de sa pénitence. Nous vous demandons pour elle les suffrages ordinaires de l'ordre, avec une communion de votre sainte communauté que nous saluons très-humblement, etc. »

Je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne soyez touché comme moi de ce récit. Cette bonne trouvaille est une vraie relique que bien des gens m'envieront.

LETTRE IX

M. Eugène Sue, en racontant, dans *les Mystères de Paris*, les touchantes promenades de Fleur-de-Marie, portant son rosier pour le faire vivre, n'a peut-être que cédé à sa brillante imagination. Pour moi, voici ce dont j'ai été témoin. Plusieurs fois ma vue avait été frappée de l'aspect d'un myrthe placé dans une des boîtes d'un étalagiste du quai Saint-Michel. J'avais regardé ce myrthe bien

souvent, sans songer à me rendre compte de cette singularité, lorsqu'un jour ne retrouvant plus certain volume, que l'arbuste en question protégeait habituellement de son ombrage, je dis à mon marchand : « Il manque deux choses ici : le gros volume que vous aviez là et certain myrthe que vous apportiez, je ne sais pourquoi.

— Ah ! me dit le bouquiniste, le bouquin est peut-être resté à la maison ; mais, quant au myrthe, il est joliment logé. Il se f... bien du quai maintenant !

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

— Ce myrthe, voyez-vous, me dit-il, c'est une fameuse histoire. Figurez-vous

qu'il appartenait à une pauvre fille qui demeurait là, en face, sur notre carré. Elle était liée avec ma femme, et comme nous n'avions, les uns et les autres, que des fenêtres donnant sur une cour en véritable entonnoir, il n'y avait pas d'air, et le myrthe fichait le camp tous les jours.

« Cette pauvre fille pleurait, pleurait, parce que ce pot de fleur avait été donné par elle à sa mère, l'année précédente, alors que la pauvre femme était malade, et tellement, continua le bouquiniste, que je crois bien que la pauvre mère n'a guère vu ce que sa fille lui avait donné. Elle est morte le soir même, et il y a grande apparence, d'après cela, qu'elle ne reconnaîtrait pas son myrthe

si on parvenait jamais à lui envoyer dans le ciel.

— Vous supposez donc, dis-je, que la bonne dame y est?

— Si elle y est, monsieur? Ah! oui, elle y est!

« Figurez-vous que cette femme-là était une sainte. Elle priait sans jamais s'occuper des affaires des autres, c'est-à-dire, cependant, qu'elle se mêlait très-bien des affaires d'autrui pour aider tant qu'elle pouvait : elle nous a prêté plus d'une pièce de vingt francs pour faire les bons marchés qui se présentaient. Aussi nous l'aimions!

« Parbleu! ajouta le marchand, en v'là la preuve que nous l'aimions, c'est que quand un travail pressé empêchait

la pauvre Hortense de descendre elle-même le myrthe, c'était ma femme qui s'en chargeait. Et moi donc, qui l'arrosais... avec tant de soin, que j'oubliais mes livres, si bien que j'en ai eu plus de quarante qui ont été perdus à cause de cela.

— Et la jeune personne, qu'est-elle devenue? demandai-je, car j'avais hâte de connaître la fin de cette histoire.

—Pour vous en finir, continua le bouquiniste, voilà ce qui est arrivé : un jeune homme fort bien mis, qui venait souvent par ici, nous a demandé un jour pourquoi ce pot de fleur était là ; ma femme lui a raconté la chose : elle a dit d'Hortense tout ce qu'elle savait. D'abord, le jeune homme a gardé ça pour lui ; puis,

à ce qu'il paraît, il s'est mis à guetter la jeune fille pour savoir comment elle était, et dès qu'il l'a eu vue, il a envoyé dans notre maison, chez le propriétaire, un vieux monsieur décoré pour avoir des renseignements sur Hortense.

« Le propriétaire (qui n'est pas un chien), me fit observer le narrateur, dit à ce monsieur qu'il estimait tellement Hortense, que jamais il n'augmenterait son terme. — Le monsieur, c'était l'oncle du jeune homme, n'a pas voulu en entendre davantage. — Il a trouvé que ça disait tout. — Il est monté dans la chambre d'Hortense et il lui a demandé sa main pour son neveu. La pauvre fille, qui avait bien remarqué les rondes du futur, a accepté, comme bien vous pen-

sez, et depuis quinze jours ils sont mariés. — Elle s'appelle Mme N... Son mari est riche. — Ils ont promis de venir nous voir et je suis certain qu'ils le feront, car ce sont de bons jeunes gens; et, tenez, pas plus tard qu'hier, ma femme a reçu des étoffes pour se faire des robes, des chemises, et un beau gilet pour moi, avec une jolie lettre signée *Votre petite Hortense pour la vie.*

« Eh bien! monsieur, ça ne vous prouve-t-il pas, me dit le bouquiniste, que, comme l'a dit M. de Béranger, il y a un Dieu pour les bonnes gens? »

LETTRE X.

Les boîtes du pont des Saints-Pères offraient ce matin l'image d'une bibliothèque poétique qui aurait pu faire envie à M. Viollet-Leduc lui-même. Il y avait, parmi les modernes, les poésies de Joseph Delorme, d'André Chénier, de Victor Hugo, les ïambes de Barbier, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, les premières élégies de Mme Desbordes-Valmore qu'il faut acheter, mais dans l'édition donnée il y a peu d'années

à la librairie Charpentier (1852), avec une introduction de M. Sainte-Beuve. Mme Desbordes-Valmore, quel doux nom surtout pour ceux qui, ainsi que nous, savent par cœur les plus touchantes compositions de ce charmant esprit! Avec quel juste sentiment d'orgueil elle sait aimer les siens!

Vous êtes mes enfants!
Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage;
Combien un tendre orgueil m'a donné du courage!
Oh! que de fois, sensible et vaine tour à tour,
J'ai pensé qu'une reine envirait ma fortune!
Et je plaignais la reine en sa gloire importune.
Elle est à plaindre: elle a d'autres soins que l'amour.

Oui, madame, non-seulement les reines, mais toutes les mères peuvent vous envier votre chère famille. Vous, mon ami, qui connaissez Hippolyte,

dites si je mens; vous sentez aussi comme moi, j'en suis certain, la vérité du sentiment qu'éprouvait sa mère et qu'elle peint si bien lorsqu'elle dit dans les vers qu'elle adressa à notre cher camarade encore enfant alors :

Quand j'ai grondé mon fils, je me cache et je pleure.

Entre les anciens ou plutôt les vieux poëtes, comme dirait M. Théodore de Banville, qui s'en est si bien inspiré, se trouvait un Clément Marot de 1539, in-12, que j'ai acheté, *le Doctrinal des filles*. Lyon, p. Maréchal, s. d., petit in-4° goth. de 4 feuilles. Édition fort rare puisqu'elle est antérieure à l'année 1496. Puis: *le Doctrinal de*

nouveaulx mariés et le *Doctrinal des nouvelles mariées*, dont la reproduction nous a été donnée par M. Duplessis; *la Doctrine et instructions que baillent et monstrent les bons pères à leurs enfants.*

On lit à la fin :

Qui ce livre voudra acheter
Autant de soir que de matin,
Qui sans vienne droit marchander
Chez maître Guillaume Balsarin.

Les Ténèbres de Mariage. Goth., imprimé à Lyon.

La Farce des Théologastres, à six personnages (sans lieu ni date), petit in-fol. C'est la réimpression de l'édition originale; on n'en connaît qu'un exemplaire qui a été vendu 1,065 fr. à la vente de M. Coste.

Voilà ce que j'ai vu ce matin ; mais, de tout cela, je n'emporte que mon cher Marot, et je m'en vais lisant ces vers qu'il adressa au roi d'Écosse, le 1er janvier 1535, jour de son mariage avec la princesse Madeleine de France, fille aînée, de notre grand François Ier :

Viens, prince, viens : la fille au roi de France
Veut estre tienne, et ton amour poursuit :
Pour toi s'est mise en royale ordonnance ;
Au temple va, grand noblesse la suit :
Maint diamant sur la teste reluit
De la brunette ; et ainsi attournée,
Son teint pour vrai semble une claire nuit,
Quand elle est bien d'étoiles couronnée.

Brunette elle est ; mais pourtant elle est belle,
Et te peut suivre en tout lieux où iras,
En chaste amour. Danger fier et rebelle
N'y a rien que voir. D'elle tu jouiras :
Mais, s'il te plaist, demain tu nous diras
Lequel des deux t'a plus grief été,

Ou la longueur du jour que désiras,
Ou de la nuit la grande briéveté.

L'heureux possesseur de Madeleine nous est bien connu, il était poëte aussi. Pour achever le tableau du couple, permettez-moi d'ajouter ce que Ronsard a dit du prince :

Ce roi d'Écosse étoit en la fleur de ses ans;
Ses chéveux non tondus, comme fin or luisans,
Cordonnés et crespés, flottans dessus sa face,
Et sur son cou de lait lui donnoient bonne grace.
Son port était royal, son regard vigoureux;
De vertus et d'honneur, et de guerre amoureux;
La douceur et la force illustroient son visage,
Si que Vénus et Mars en avoient fait partage.

Vous savez quelle fut la gloire de Ronsard, qui de son temps était appelé le prince des poëtes, et qui reçut de la ville de Toulouse, comme lauréat des

Jeux floraux, une Minerve d'argent massif, de grandeur naturelle (1).

Il fut comblé par des princesses; Marie Stuart lui donna un buffet fort riche, orné d'un vase en forme de rosier, représentant le mont Parnasse, au haut duquel était un Pégase, avec cette inscription :

A RONSARD,

L'APOLLON ET LA SOURCE DES MUSES.

Enfin, il mérita cet hommage d'un poëte roi (Charles IX) :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :

(1) Cette statue lui fut envoyée avec un décret dans lequel on appelait Ronsard : *le poëte françois par excellence.*

Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais roi, je la reçois ; poëte, tu la donnes.

Mais en voici assez : vous savez par cœur tout ce que je vous cite. Excusez-moi et laissez-moi vous dire ce que Malherbe écrivait à une amie :

« J'ai été longtemps à vous retenir, madame, mais quand on est couché sur les fleurs, on a peine à se lever. »

LETTRE XI.

Quelle bonne journée j'ai faite en achetant le Clément Marot que vous savez ! Il m'a remis en grand goût de poésie. Depuis quelques jours je ne sors plus ; j'ai relu avec avidité La Fontaine, Régnier, un peu Voiture et aussi Benserade, dont le sonnet sur l'embrasement de Londres, en 1666, m'a singulièrement frappé.

Ainsi brûla jadis cette fameuse Troie
Qui n'avoit offensé ni ses rois ni ses dieux.

Londres d'un bout à l'autre est aux flammes en proie,
Et souffre un même sort qu'elle mérita mieux.

Le crime qu'elle a fait est un crime odieux (1),
Auquel jamais d'en haut la grâce ne s'octroie.
Le soleil n'a rien vu de si prodigieux,
Et je ne pense pas que l'avenir le croie.

L'horreur ne s'en pouvoit plus longtemps soutenir,
Et le Ciel, accusé de lenteur à punir,
Aux yeux de l'univers enfin se justifie.

On voit le châtiment par degré arrivé;
La guerre (2) suit la peste, et le feu purifie
Ce que toute la mer n'auroit jamais lavé.

Je vous disais, je crois, au commencement de cette lettre que je n'étais pas sorti depuis quelques jours; mais ce soir j'ai fait une petite excursion. Je n'ai rien acheté; cependant je rapporte quelque chose, c'est une anecdote que je

(1) Le meurtre de Charles Ier.

(2) La guerre et la peste avaient précédé.

veux vous dire avant d'éteindre ma lumière :

J'étais à causer avec M. Joux, libraire et bouquiniste près de la Monnaie, lorsque nous vîmes venir à nous, en sautant et riant, un charmant couple : le jeune homme, vêtu d'une simple blouse, avait une figure fine et spirituelle qui trahissait toute son intelligence ; la jeune fille, dont la mise appartenait aussi à la classe ouvrière, sans être précisément jolie, avait dans toute sa personne une grâce qui l'embellissait.

« Monsieur, dit le jeune homme à M. Joux, avez-vous *l'Iliade?*

— *L'Iliade*, fit celui-ci, je dois avoir cela ; mais il est bien tard maintenant, il faut rentrer l'étalage, et.....

— Ainsi, dit la jeune fille en se penchant sur son compagnon, nous ne pouvons donc pas l'avoir ce soir?

— Non, mademoiselle, répliqua le marchand, mais demain matin.

— Ah! dit-elle tristement, nous aurions voulu lire ce soir. » Puis ils s'éloignèrent d'un pas plus ralenti.

Je regardai M. Joux : « Certes, lui dis-je, non-seulement vous avez vingt fois, peut-être, le poëme qu'ils demandent; vous avez aussi des centaines de livres dans lesquels on a cherché à l'interpréter; mais avouez que le plus beau commentaire que nous en ayons vu ou lu l'un et l'autre, c'est bien l'envie ardente de le lire que sa réputation semble avoir donnée à ces deux amoureux.

— En ce cas, me répliqua-t-il en souriant, si vous écrivez un jour sur Homère, n'oubliez pas l'incident. »

Je ne saurais commenter le poëte immortel, mais je rends aux quais ce qui appartient aux quais.

LETTRE XII.

Les thèses soutenues devant nos Facultés anciennes et modernes son très-recherchées. J'ai eu la bonne fortune de me procurer celles qu'ont soutenues pour le doctorat des hommes très-jeunes encore, qui ont fait partie de la réunion qu'on appelle, dans l'Université, la phalange athénienne. Cette phalange est formée par les anciens élèves de l'école d'Athènes dont la création est due à M. de Salvandy. (Tant de bonnes choses

sont dues à cet esprit à jamais regrettable !) On m'a procuré récemment une excellente notice dans laquelle M. Mourier, chef de bureau au ministère de l'instruction publique, nous donne les noms de tous les docteurs ès-lettres reçus depuis 1810 (1). Cela m'a fait bien voir qu'il en manquait bon nombre à ma collection. Je m'en console toutefois, car, dans le pays des quais, il ne faut désespérer de rien en fait de trouvaille. N'ai-je pas eu, pour un prix que je n'oserais avouer, le beau travail que M. Beulé (2),

(1) Nous devons aussi à M. Mourier des notes biographiques et littéraires très-intéressantes sur un de nos vieux poëtes : Jean-Bastien de La Péruse.

(2) Professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale.

l'un de ces Athéniens dont je parlais, a présenté à la Sorbonne, *de l'Art à Sparte*, étude si appréciée qu'il a dû la réimprimer récemment, et dont pas un libraire ne pourrait vous fournir aujourd'hui un exemplaire de la première édition.

Nos Facultés des lettres, qui comptent à Paris et dans les départements des hommes d'un mérite très-distingué, ont reçu, depuis 1810, près de trois cent vingt-cinq docteurs. La plupart ont suivi la carrière de l'enseignement, mais quelques-uns l'ont désertée. Je vois parmi eux un de nos plus grands industriels, dont la thèse a pour titre : *De la poésie pastorale;* M. Armand Marrast, ancien président de l'Assemblée nationale, qui a

traité dans sa thèse française cette question: « Est-ce aux poëtes ou aux prosateurs qu'appartient la gloire d'avoir le plus contribué à former et à perfectionner la langue française? » M. Renouard, conseiller à Cour de cassation. Parmi les anciens qui ont fourni une longue carrière dans l'enseignement public et privé : M. Viguier, inspecteur général honoraire; M. Patin, de l'Académie française; M. Jouffroy, M. Gail, M. Michelet, ancien professeur au Collége de France; M. Daniel, aujourd'hui évêque de Coutances, membre du Conseil impérial de l'instruction publique; M. l'abbé Carl, directeur de ce collége de Juilly, qui nous a donné tant d'hommes distingués; MM. Delcasso et Mourier, rec-

teurs, l'un de l'Académie de Strasbourg, l'autre de l'Académie de Rennes ; M. Le Bas, conservateur de la bibliothèque de la Sorbonne ; M. Guignaut, membre de l'Institut, ancien secrétaire général du conseil de l'Université ;

M. Arnould, le professeur si justement apprécié de la Faculté des Lettres de Paris ;

M. l'abbé Cruice, directeur de l'école des Carmes ; M. Havet, qui nous a donné la meilleure édition des *Pensées* de Pascal.

M. Egger, professeur à la Faculté des lettres de Paris, que sa grande érudition a rendu le guide et le conseiller de tous ceux qui enseignent ou qui aspirent à l'honneur de bien professer ;

M. l'abbé Gratry, ancien directeur du collége Stanislas, aujourd'hui le collaborateur de M. l'abbé Petetot, ce saint prêtre dont le zèle a entrepris de ressusciter l'ordre si grand des oratoriens; M. Demogeot, professeur au lycée Saint-Louis, auteur de l'excellente *Histoire de la littérature française* que vous avez tant goûtée. M. Demogeot s'est accoutumé à recueillir bien d'autres palmes : il a obtenu en 1856 le prix unique, décerné par la Société des gens de lettres, pour un discours intitulé : *Les lettres et l'homme de lettre au* XIXe *siècle*. Je dois vous citer également avec lui M. Duruy, docteur de 1853, et M. Levasseur, auteur d'une thèse sur Law, dont nos financiers les plus compétents font le

plus grand cas. Les noms de ces trois professeurs, vous le savez, sont particulièrement chers à bien des familles. M. Jourdain, chef de division au ministère de l'instruction publique, lauréat, de l'Institut. — Parmi les plus jeunes : M. Benloow, un de nos philologues les plus distingués; M. Abel Desjardins, qui a présenté pour thèse française une remarquable topographie de Rome; M. de Laprade, le poëte, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, auquel l'Académie française a dernièrement donné dix-huit voix; M. Lavigerie, professeur à la Faculté de théologie de Paris; M. Taine, auteur d'une excellente étude sur les fables de La Fontaine; M. Prévost Paradol, chargé

de cours à la Faculté des lettres d'Aix, que le *Journal des Débats* a récemment enlevé à l'Université; M. Victor Guérin, qui nous a donné une excellente étude sur l'île de Rhodes; M. Rigaud, professeur au lycée Louis-le-Grand, qui a traité de la querelle des anciens et des modernes, et dont la soutenance en Sorbonne a été une véritable fête pour l'Université.

Les thèses de ces docteurs font aujourd'hui une collection fort importante; heureux qui la possède !

Voilà bien qui prouve (et tant d'autres travaux dont nous parlerons un jour) que *l'Université est debout*, ainsi que le disait dernièrement M. Rouland, ce grand ministre, que toutes les administrations envient à l'instruction publique.

LETTRE XIII.

J'avais commencé ma tournée aujourd'hui par le pont Marie et le quai de la Grève, véritables colonnes d'Hercule de la bouquinerie. Après avoir vu et revu ces boîtes lointaines, je m'en allais lorsqu'un petit volume entièrement dénudé de sa reliure attira mon attention; je le tirai, et quelle ne fut pas ma satisfaction quand je reconnus un des Elzeviers les

plus rares de cette collection célèbre dont la mesure de chaque exemplaire est indiquée dans les ventes avec le même soin qu'un joaillier en mettrait à donner le poids d'un bijou précieux. La boîte dans laquelle se trouvait ce petit joyaux parfaitement conservé intérieurement n'avait pas de prix.

« Combien, dis-je au marchand ?

— En v'là, me dit-il, pour vos six sous; est-ce trop cher ?—Non lui dis-je, » et je lui donnai, avec un petit tremblement, les trente centimes demandés pour la brioche qu'il venait de faire à mon profit, en me livrant le *Pastissier françois*, où est enseignée la manière de faire toute sorte de pastisserie, très-utile à toute sorte de personnes ; *Amsterdam, Louys*

et Dan Elzevier, 1655, petit in-12, titre gravé (1).

Vous comprenez, mon ami, que lorsqu'on a fait un coup pareil en débutant on peut rentrer chez soi, et serrer bien vite sa trouvaille, de peur de la perdre en route par suite de nouvelles préoccupations. Aussi, c'est ce que j'ai fait.

(1) Ce bouquin atteint quelquefois jusqu'à 500 fr. dans les ventes.

LETTRE XIV.

Hier, en commençant ma promenade, je vis sur une des boîtes les plus rapprochées du pont des Arts, un petit oiseau qui venait à l'instant même de se poser sur un gros in-4°. Comme il volait à peine, je le signalai à M. L..., le bouquiniste, qui ne répondit que, respectant la liberté de tous, même celle des oiseaux, il n'y avait qu'à le laisser aller. Sur ce, un passant, amateur comme moi, s'empara de l'innocent moineau.

Celui-ci s'était laissé prendre le plus facilement du monde; il semblait qu'il avait quelque chose à dire. Le chasseur improvisé levant alors la tête, parut comme chercher sous le livre sur lequel il avait opéré sa capture.

« Ne croyez-vous pas qu'il y en a un nid? » s'écria le bouquiniste.

L'autre s'excusa et déclara qu'il ne voulait emporter le petit oiseau qu'autant que le marchand y consentirait, car il avait été pris sur ses propriétés.

« Prenez-le, dit le marchand; ayez-en soin seulement, et rappelez-vous que M. Michelet a obtenu un prix de la Société protectrice des animaux pour son volume sur l'*Oiseau.* »

Je me dis alors, en pensant à ce

petit messager du ciel qu'il était peut-être descendu là comme chargé de la reconnaissance des siens envers M. Michelet. Il est venu, pensai-je, me reprocher de trop rechercher les bouquins et de ne pas m'être encore procuré les belles pages dans lesquelles l'auteur fait gazouiller à nos oreilles, d'une manière si enchanteresse, toutes les quantités des oiseaux. Livre charmant! vous viendrez peut-être sur les quais un jour comme tout y vient à son tour, mais vous en serez enlevé aussitôt ainsi que le gentil moineau qui m'a fait rougir de ne vous point posséder encore.

De la chasse à la pêche il n'y a souvent qu'un pas (surtout sur les bords de la rivière). J'avais à peine par-

couru quelques mètres que de grands cris me firent tout à coup retourner la tête. Une femme venait de se précipiter du Pont-des-Arts ; mais à Paris ne se noie pas qui veut. En revenant sur l'eau, l'infortunée se trouva entre les barques de braves gens qui passent leur journée soit sur les bateaux de blanchisseuses, soit sur les écoles de natation. Il n'y avait pas moyen de n'être pas sauvée. La pauvre dame ne demandait d'ailleurs pas mieux ; je la vis s'accrocher aux rames de ses sauveurs avec une vigueur qui les eût entraînés eux-mêmes s'ils n'eussent été de rudes gaillards. La foule vint bientôt sur la berge, mais il n'y avait pas moyen de voir. On la conduisit sur un des bateaux

à lessive. Un des mariniers, revenu sur la rive, nous dit que l'amour avait inspiré ce désespoir coupable. Qu'il lui soit pardonné, puisqu'elle a tant aimé !

Un incident assez singulier est venu ensuite égayer les curieux, rassurés d'ailleurs par ce qu'ils venaient de voir. Un monsieur réclamait son chien, grand Terre-Neuve qui, lui aussi, avait couru au secours de la noyée. Cet intelligent animal, qui n'avait pu utiliser son zèle comme il l'aurait voulu sans doute, était monté sur le bateau dans lequel la dame avait été recueillie: il paraît qu'il n'était pas le moins empressé à s'assurer qu'elle en reviendrait. Admirable bête ! les Anglais l'eussent appelé à être membre d'une société

d'humanité. Ici on se borna à le renvoyer à son propriétaire, prêt à se jeter à l'eau lui-même pour aller chercher son courageux Sidi-Ferruch, comme il l'appelait.

Cette scène me rappela un spirituel vaudeville de M. Léon Halévy, auteur de délicieuses fables et de tant d'autres excellentes productions. Dans cette pièce, une femme, qui a aussi goûté l'onde amère, est rappelée à la vie, et dans sa reconnaissance elle exprime l'intention bien arrêtée d'épouser son sauveur. On prend mille détours pour l'engager à renoncer à cette honorable résolution. Enfin, comme elle y tient, on fait venir le sauveur si désiré, qui n'était autre qu'un confrère de ce qua-

drupède dévoué dont je viens de vous entretenir.

Je repris ma course et je trouvai à quelques pas un volume assez curieux, surtout par le nom de son auteur à qui nous ne devons pas seulement les immortels Caractères qu'il nous a laissés. Je veux parler des *Dialogues posthumes* de La Bruyère sur le quiétisme. Au moment où les esprits commençaient à s'agiter sur les chimères de cette singularité religieuse, cet homme illustre comprit que l'intérêt de la religion et de l'État conseillait de ne combattre qu'avec l'arme du ridicule des illusions qui, depuis, attaquées avec violence et violemment défendues par l'éloquence et par la dialectique, devaient causer dans

l'Église tant de scandale, à la cour tant de divisions ! C'était juger en philosophe. Les Dialogues posthumes sur le quiétisme (1699) sont cependant oubliés. Le principal personnage, celui du moins qui parle le plus, est une dévote, jeune et belle, placée entre un directeur quiétiste et un docteur de Sorbonne. Ce qu'il y a de plus singulier dans ces dialogues, selon la remarque de M. Victorin Fabre, c'est ce *Pater* réformé par la jeune pénitente du directeur quiétiste ; je le transcris ici pour votre amusement :

« Dieu, qui n'êtes pas plus au ciel que sur la terre et dans les enfers, qui êtes présent partout, je ne veux ni ne désire que votre nom soit sanctifié ; vous

savez ce qui nous convient; si vous voulez qu'il le soit, il le sera sans que je le veuille et le désire; que votre royaume arrive ou n'arrive pas, cela m'est indifférent. Je ne vous demande pas aussi que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel, elle le sera malgré que j'en aie. C'est à moi à m'y résigner. Donnez-nous à tous notre pain de tous les jours, qui est votre grâce, ou ne nous la donnez pas; je ne souhaite de l'avoir ni d'en être privée; de même, si vous me pardonnez mes crimes comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée, tant mieux. Si vous m'en punissez, au contraire, par la damnation, tant mieux encore, puisque c'est votre bon plaisir. Enfin, mon Dieu, je suis trop abandon-

née à votre volonté pour vous prier de me délivrer des tentations et du péché. »

Vous conviendrez que la chose est curieuse et qu'elle méritait bien de vous être citée. Je veux d'ailleurs, si vous êtes désireux de lire un bon résumé des interminables questions que le quiétisme a soulevées, vous renvoyer à l'excellent article qu'un de mes amis, M. Kermoysan, a donné sur ce sujet dans l'encyclopédie publiée par MM. Didot.

Un fait intéressant que m'a révélé un petit volume acheté dix centimes, c'est que l'académie des Palinods, dans laquelle Fontenelle cueillit ses premiers lauriers (il avait alors treize

ans et il faisait sa rhétorique), était une des plus anciennes académies de l'Europe érigée à Rouen en l'honneur de l'Immaculée conception de la sainte Vierge. Il y avait dans cette académie des prix fondés, dès le xve siècle, pour différentes pièces de vers latins et français, dont le sujet ou l'allusion devait se rapporter à l'Immaculée Conception. La première pièce de Fontenelle est de 1670. Elle est en latin. La seconde, qui est en français, mérita l'année suivante le *Miroir d'argent*; la troisième, qui obtint à son auteur l'*Anneau d'or*, n'a pas de date. Elle est en vers français et a pour sujet *l'Œil*. Je vais vous la citer en entier. Vous verrez comment, après avoir choisi ce sujet, Fontenelle en arri-

vait à glorifier une croyance qui est devenue tout récemment, vous l'ignorez moins que personne, un nouveau dogme :

Interprète du cœur, chef-d'œuvre de nature
Qui caches au-dedans un trésor précieux,
Petit soleil vivant, miroir officieux
Qui reçois des objets la fidèle peinture,

Œil de qui l'admirable et divine structure
Forme un charmant dédale, un globe industrieux
Et qui prends de toi-même un soin si curieux,
Que tu n'y peux jamais souffrir la moindre ordure ;

Puisqu'en toi des objets tu reçois chaque trait,
Par un nouveau bonheur tu deviens le portrait
Du plus beau des objets qu'on ait vus dans le monde.

C'est un miroir de grâce, un soleil en beauté,
Un chef-d'œuvre des cieux, une vierge féconde
Dont tu nous peins assez quelle est la pureté.

Ma petite trouvaille est ornée du portrait de Fontenelle, dont le buste est

orné d'une guirlande de roses se mêlant aux attributs les plus gracieux. Malheureusement la figure de notre poëte a le type le plus grognon que j'aie jamais vu. J'espère que le portrait n'est pas ressemblant.

Une autre petite curiosité qui a trouvé place dans ma poche est la première édition du célèbre *Voyage autour de ma Chambre*, par Xavier de Maistre. Elle parut à Turin en 1794. Il n'y a pas de nom de libraire. Elle est intitulée ainsi :

VOYAGE

AUTOUR DE MA CHAMBRE

par

M. LE CHEVALIER X******.

O. A. S. D. S. M. S.

Je fais probablement preuve ici d'une

ignorance crasse, mais je vous avoue que ces sept initiales sont pour moi de l'hébreu le plus pur. On sait que M. de Maistre publia plus tard une suite sous le titre d'*Expédition nocturne autour de ma Chambre*. Mais il fit aussi quelques changements à son premier ouvrage dans les éditions suivantes. Je remarque d'ailleurs qu'il avait mis en tête de l'édition de 1794 une citation de Gresset qui n'a point été répétée; la voici :

Dans maint auteur, de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

Il y a longtemps que Pascal a dit que tout notre mal vient de ce que nous ne savons pas nous tenir dans notre chambre.

J'ai rapporté le même jour, en éditions originales, format in-4°, l'oraison funèbre du prince de Conti, prononcée dans l'église Saint-André-des-Arts, sa paroisse, le 21 juin 1709, par le père Massillon, prêtre de l'Oratoire. Il y a en tête de la première page un fort beau portrait du prince en médaillon. C'était un grand et courageux prince que Louis XIV eut le tort de ne pas aimer. Puis une autre oraison funèbre, celle de Louis XV prononcée en présence des états-généraux de la province de Languedoc, dans l'église de Notre-Dame-des-Tables de Montpellier, le 13 décembre 1774, par Monseigneur Henri de Fumel, évêque, comte de Fumel. Il y a aussi de jolis culs-de-lampe. On voit

sur la première page une gravure représentant Louis XV à ses derniers moments, entrevoyant la gloire céleste qui éclaire son lit...

Hélas!

LETTRE XV.

La reconstruction du pont Notre-Dame a déjà donné lieu à la suppression d'étalages en cet endroit. Il serait très-fâcheux que les embellissements de Paris eussent un jour pour conséquence de faire disparaître les étalagistes de la Seine. L'intérêt des lettres y est engagé plus qu'on ne saurait le penser. Le bouquiniste, par sa simplicité, par sa rondeur, a, plus qu'aucun libraire, les qualités nécessaires pour provoquer les oc-

casions propres à faire retrouver un livre rare. On traite plus facilement avec lui. Souvent le libraire auquel on vient offrir des livres ne se soucie pas de se déranger s'il n'y en a qu'un petit nombre. Il demande les titres ; s'ils ne lui conviennent pas il ne veut même pas qu'on les lui porte. Le bouquiniste, au contraire, viendra volontiers chez vous; il achètera même cinq ou six volumes seulement, parce que, pour lui, tout est de vente; c'est ainsi que l'un d'eux a acheté d'une femme de ménage à laquelle un pauvre moribond l'avait donné avec d'autres livres, le *Rommant de la Rose* (sans lieu ni date), in-folio goth., fig. sur bois.

On pourrait citer vingt exemples de

ce genre. S'il arrivait que l'empereur Napoléon III, augmentant encore la splendeur du Paris qu'il nous a fait, voulût un jour substituer le marbre de Paros aux pierres de taille qui forment les parapets, remplacer l'asphalte par des mosaïques, il faudrait demander la conservation de nos chers amis les bouquinistes, dût-on pour cela leur imposer d'avoir des boîtes en acajou ou en ébène avec des poignées de bronze doré. La pensée qu'on pourrait nous priver de ces chères promenades me fait trembler. Tenons cependant pour certain que cela n'arrivera pas tant que notre grande capitale aura pour préfet de police M. Pietri, qui a des vues trop élevées pour vouloir jamais causer ce chagrin

à la littérature, et dont la sage administration me rappelle ces vers empruntés à Voltaire dans l'éloge qu'il nous a laissé de M. Voyer d'Argenson, lieutenant de police sous Louis XV :

La règle, avec la paix, sous des abris tranquilles,
Aux arts encouragés assura des asiles ;
L'orphelin fut nourri, le vagabon fixé ;
Le pauvre oisif et lâche au travail fut forcé,
Et l'heureuse industrie amenant l'abondance
Appela l'étranger qui méconnut la France.

Non, cela ne sera jamais; on ne nous enlèvera pas nos chers bouquinistes. Ils sont d'ailleurs généralement bons, complaisants, sensibles, témoin l'émotion qu'éprouvait l'un d'eux en me racontant qu'il avait tiré d'embarras un étudiant, non en lui achetant ses livres, mais en les lui laissant.

« Comment cela ? demandai-je.

— Figurez-vous, me dit-il, que dernièrement un étudiant qui habite un hôtel garni de la rue Racine vient ici me demander si je veux lui acheter quelques bouquins. « Volontiers, » lui dis-je ; et le lendemain matin j'étais chez lui. Il n'y en avait pas lourd : une cinquantaine de volumes, mais avec cela deux grands diables d'in-folio, c'était un *Amyot Vascosan*. « Ceux-là,
« me dit l'étudiant, j'espère que vous
« m'en donnerez un bon prix. — Je le
« voudrais bien, dis-je à ce jeune homme
« qui me paraissait avoir besoin d'ar-
« gent, mais aujourd'hui on ne veut plus
« de ces grands volumes, et puis ce sont
« *les morales*, et il y a une traduction

« de M. Pierron, publiée chez Charpen-
« tier, qui est fort recherchée mainte-
« nant. — Enfin, me fit observer l'étu-
« diant en laissant paraître une certaine
« émotion faisant bien voir que le pauvre
« garçon avait compté sur la vente des
« deux gros volumes comme sur le mor-
« ceau résistant de sa collection, voyez !
« ils sont parfaitement conservés; et c'est
« un bon livre, car mon père, en me le
« donnant, m'a dit : « Si jamais tu es dé-
« couragé, si tu as fui le travail, si tu as
« quelque embarras, lis Plutarque, mon
« garçon, tu trouveras toujours en lui un
« ami sûr, un conseiller dévoué; et..... »

« Le jeune homme n'avait pas achevé toute la phrase paternelle, ajouta le bouquiniste, qu'en continuant à feuil-

leter sa marchandise il trouva espacés, de pages en pages, des billets de cent francs jusqu'à dix, au moins.

« Ah ! s'écria-t-il en sautant de joie, « voilà bien mon père... » Puis, continua le bouquiniste, j'aperçus de grosses larmes dans ses yeux, car ce père si prévoyant, il ne l'avait plus!...

« Mon cher monsieur, me dit-il, je « vous l'avoue, votre venue ici m'a pro- « curé une bonne leçon. Entre nous, j'a- « vais un peu oublié mes devoirs envers « ma famille ; j'ai fait des dettes... Mais « tout sera réparé dans une heure.

« Pour vous, ajouta-t-il en me tendant « la main, je ne veux pas que vous soyez « venu pour rien ; je garde mon cher « Plutarque, mais tout le reste : ces ro-

« mans, ces livres inutiles que mon
« père ne m'eût certes pas donnés,
« prenez-les, ils sont à vous; qu'ils re-
« présentent pour aujourd'hui au moins
« une bonne action en devenant une
« cause de profit pour un brave
« homme. »

LETTRE XVI.

Le titre si simple et si grave à la fois du plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque *l'Évangile* n'en est pas, *l'Imitation de Jésus-Christ*, contraste singulièrement, il faut l'avouer, avec les titres bizarres que certains auteurs ascétiques ont donnés à leurs ouvrages. On en trouve, le croiriez-vous ? comme ceux-ci :

Les Allumettes du feu divin, pour faire ardre les cueurs humains en l'a-

mour de Dieu, autheur, F.-Pierre Doré. Paris, Bonnemère, 1540. — La Pomme de Grenade mystique. — Les Récréations spirituelles sur l'amour divin et le bien des âmes enrichies d'une infinité d'inventions très-subtiles et utiles à la convertion des âmes de la cour. — La Tourterelle gémissante sur Hierusalen. — La Poste royale du Paradis, contenant les merveilles que Dieu fit à l'état d'innocence, et les cruels et griefs tourments que les martyrs ont enduré à la conquête du ciel. — Le Parterre divin des fleurettes d'oraisons. — Le Jardin des noces de la valée des larmes, traduit du latin. — *La Seringue spirituelle des âmes constipées en dévotion. — L'Aiguillon de crainte. — Le Voyage de*

Colombette et Volontairette. — *La Clef du Paradis*, etc., etc.

Tout cela ne serait rien si malheureusement ces titres singuliers n'avaient provoqué, par opposition autrefois, des ouvrages impies que je pourrais également citer. Je crois qu'il ne serait pas prudent de revenir à ces excentricités, et je pense que, comme chrétien, vous blâmerez avec moi plusieurs publications de ce genre qui ont été faites dans ces dernières années.

Puisque nous en sommes sur les ouvrages religieux ou faits dans l'intérêt de la piété, je vous dirai que j'ai trouvé assez recemment un traité de la situation du Paradis terrestre, par Huet, évêque d'Avranches.

Je me suis donné quelques traités intéressants de J-B. Thiers.

Ce Thiers, qui était curé aux environs de Chartres, a publié une infinité de dissertations sur les porches des églises, sur les cloches, un traité des superstitions et aussi une histoire des perruques, etc., etc. — N'oublions pas la *Sauce Robert*, satire en prose adressée à un grand archidiacre avec lequel il avait eu des démêlés. — Tous ces petits opuscules sont très-recherchés ; j'en ai voulu quelques-uns par curiosité, mais je vous puis assurer que je suis très-sobre de ces sortes de fantaisie.

Pour être sage et profiter, un bibliophile ne doit posséder que ce qui sera éternellement beau et vraiment grand

par la pensée comme par l'expression.

J'ai une Bible en latin, petit in-8°, charmant manuscrit du XIIIe siècle, sur vélin. Je l'ai trouvée sous une reliure de grand mérite, car le bouquiniste qui me l'a vendue m'a affirmé qu'elle était restée dans ses boîtes plus de huit mois, exposée à la pluie, au soleil. Je l'ai payée cinq francs. Elle est ornée de lettres initiales en or et en couleur. Je me suis donné également la belle Bible en français et en latin, publiée en 1715, chez Guill. Desprez et G. Dessarts. *L'histoire et concorde des quatre Évangélistes*, par Ant. Arnauld, le grand docteur ; c'est un vol. in-12. (Paris, veuve Savreux, 1669.) Puis un livre que je crois rare ; il a pour titre : *Memorabiles Evan-*

gelistarum figuræ; 1503 in-4°, contenant quinze figures sur bois des plus singulières.

J'ai trouvé bon nombre de traductions des Confessions de saint Augustin; mais je leur ai préféré celle de M. Moreau, aujourd'hui bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine. Ce travail a été couronné par l'Académie française, et s'il n'y avait outrecuidance à dire qu'il méritait ce succès, je louerais l'Académie. Parmi les théologiens, je possède la *Théologie naturelle* de Raymond Sebon, traduite en français par Michel de Montaigne. (Paris, veuve Guillemot, 1611, in-8°.) L'édition originale du *Traité de la communion sous les deux espèces*, par Bossuet. (Paris, Cramoisy,

1682, in-12.) *La réfutation du cathéchisme de Paul Ferry*. Bossuet n'était que chanoine de la cathédrale de Metz quand il composa cet ouvrage, devenu assez rare (1). Bossuet, ce Père de l'Église, comme a dit La Bruyère, et dont je cherche à réunir les œuvres complètes, en éditions originales.

Je compte aussi quelques volumes de Nicole. *Les Provinciales de Pascal* (Cologne, P. de La Vallée, 1657. *Réponse aux Lettres provinciales de Pascal, par les Pères* Nouet et Annat. (Liége, 1657, petit in-12.) La seconde édition des *Pensées*. (Paris, G. Desprez, 1670.) Enfin, il faut vous le dire, cette pre-

(1) Un exemplaire a été vendu 300 francs à la vente de M. Giraud.

mière édition de La Rochefoucauld que je cherchais tant et que j'ai trouvée vous savez comment, se complète pour moi d'une manière bien intéressante, car j'ai en ma possession la *suite aux épistres de Sénèque*, traduites par Du Ryce, avec la signature de La Rochefoucauld. Vous savez que l'auteur des *Maximes* s'était beaucoup inspiré de Sénèque, puisque dans sa première édition il avait placé une vignette représentant le buste du célèbre philosophe.

Dans son étude sur Madame de Sablé, M. Cousin cite deux lettres écrites par des personnages contemporains de La Rochefoucauld; tous deux reconnaissent la grande part que la lecture de

Sénèque a eue à la rédaction des *Maximes*. — Madame de Sablé était l'intermédiaire entre l'auteur et les personnes considérables de la société du temps, dont il désirait avoir l'opinion. — La publication des *Maximes* ne fit que fournir à un plus grand nombre d'appréciateurs l'occasion d'en porter leur jugement, car la plupart des exemplaires de la première édition qui nous parviennent sont chargés de notes témoignant du travail dont je parle.

Il faut lire dans M. Cousin l'histoire des *Maximes* : elle est complète et digne du grand esprit auquel nous la devons. La Rochefoucauld a donné à la France, ainsi que M. Cousin le dit si

judicieusement, un genre de littérature agréable et sérieux, délicat et élevé, une école d'observateurs ingénieux de la nature humaine, dont le premier père est sans doute Montaigne, mais dont La Rochefoucauld est plus particulièrement le fondateur et le promoteur. Sans les *Maximes* et leur immense succès, comme sans *les Portraits* de Mademoiselle (1), nous n'eussions pas eu *les Caractères* de La Bruyère. — « *Les Caractères*, continue M. Cou-

(1) Ainsi que le dit M. Cousin, ce recueil est de la plus grande rareté: un exemplaire portant le n° 1474 a été vendu 350 francs à la vente de M. de Bure. Il est ainsi désigné : *Divers portraits* de différentes personnes de la cour de Louis XIV, composés par Mademoiselle de Montpensier et autres, publiés par M. de Segrais, 1650, in-4°.

sin, sont en effet un heureux mélange des deux genres; ce sont des portraits, mais fort généralisés, ainsi que nous l'avons dit des réflexions sur le cœur et l'esprit humain, sur les mœurs et sur la société qui sont tout à fait de la famille des *Maximes*, mais empreints d'une tout autre philosophie. Vauvenargues diffère encore plus de La Rochefoucauld que La Bruyère, mais il en vient aussi; il prend tour-à-tour toutes ses inspirations dans La Rochefoucauld et dans Pascal, surtout, il est vrai, dans son âme, dans cette âme mélancolique et fière qui, sous la Régence, sous le règne de l'esprit en délire, lui dicta cette maxime, le meilleur abrégé de la philosophie la plus

profonde : *Les grandes pensées viennent du cœur.*

« Arrêtons-nous, ajoute ici M. Cousin, et résumons dans une dernière réflexion. Toute la littérature des *Maximes* et des *Pensées* est sortie du salon d'une femme aimable (Mme de Sablé), retirée dans le coin d'un couvent, qui, n'ayant plus d'autre plaisir que celui de revenir sur elle-même, sur ce qu'elle avait vu et senti, sut donner ses goûts à sa société, dans laquelle se rencontra par hasard un homme de beaucoup d'esprit, qui avait en lui l'étoffe d'un grand écrivain. »

Les belles études de M. Cousin sur la femme distinguée que je viens de nommer, sur Mesdames de Longueville, de Hautefort et de Chevreuse, sont des

livres du plus haut intérêt pour quiconque sait apprécier cette grande société française qui fut à son apogée sous Louis XIV, et qui a encore des représentants parmi nous certainement.

LETTRE XVII.

Vous ne sauriez croire combien notre Paris est brûlant en ce mois de juillet. L'asphalte fond sous nos pieds. Mais ne nous plaignons pas trop, toutes les roses ne sont pas aux champs; les femmes qui sont de passage ici, ou qui sont restées, se montrent dans les toilettes les plus fraîches et les plus ravissantes. Beaucoup de celles que je rencontre sur les quais se rendent à l'École de natation. J'en surprends quelques-unes

qui, ayant une visite ou une promenade à faire avant de rentrer chez elles, confient leur toilette de bain à mes bons amis les bouquinistes; ceux-ci, en vrais galants, acceptent et rendent le dépôt avec une grâce parfaite. Ils ne demandent même pas que les jolies baigneuses leur achètent *l'Art de nager*; ils se contentent d'un sourire!...

Pour bouquiner encore, j'affronte une zone torride. Les plus hardis ont renoncé; les marchands se plaignent. Mais je suis bien payé de ma persévérance et de mon courage: en moins de quinze jours j'ai complété mes éditions rares de La Bruyère et de La Rochefoucauld; M. Bertin, M. Walkenaer avaient les dix éditions de La Bruyère,

la première, la seconde et la troisième de 1688, la quatrième de 1689, la cinquième de 1690, la sixième de 1691, la septième de 1692, la huitième de 1694, la neuvième de 1696 (c'est la dernière donnée du vivant de La Bruyère), et enfin la dixième, qui est de 1699, et qui, ainsi que toutes celles ici énumérées, est encore en un volume.

M. Bertin n'avait pas les cinq premières de La Rochefoucauld, dont voici les dates : 1665,—1666,—1671,—1675 et 1678. Cette édition de 1678 est regardée comme la cinquième (la dernière donnée avant la mort de La Rochefoucauld), mais il paraît qu'elle est véritablement la sixième, puisque M. de Fortia en a vu une de 1676.

Il n'avait que la première édition (exemplaire de Nodier).

M. Walkenaer avait les dix de La Bruyère et les cinq de La Rochefoucauld.

Bien d'autres aussi, qui ont fait la bibliographie de ce dernier, n'avaient pas non-seulement ces importantes éditions, mais il leur a manqué des éditions on ne peut plus curieuses, dont les notes jettent un jour véritable sur certains points controversés. Hélas! mon cher ami, dans toutes ces différentes éditions données par des amateurs, que d'arrangements singuliers! quel texte refait! Ah! combien ils nous faut être reconnaissants envers ces grands hommes de goût, feu Bertin

en tête, qui nous ont portés à rechercher les éditions originales.

Ce même M. de Fortia, que je vous ai cité et qui a porté sur les *Maximes* de La Rochefoucauld de très-bons jugements, l'excuse souvent contre ses détracteurs, bien qu'il ait lui-même donné dans son édition *des principes de morale naturelle* pour servir, dit-il, de correctif aux maximes de ce grand esprit. « La Rochefoucauld, dit-il, a peint les hommes comme il les a vus. C'est dans les temps de faction et d'intrigues publiques qu'on a plus d'occasions de connaître les hommes, et plus de motifs pour les observer; c'est dans ce feu continuel de toutes les passions humaines que les caractères se dévelop-

pent, que les faiblesses échappent, que l'hypocrisie se trahit, que l'intérêt personnel se mêle à tout, gouverne tout et corrompt tout. »

Il ajoute que La Rochefoucauld donnait l'exemple de toutes les vertus dont il paraissait contester même l'existence. Il semblait réduire l'amitié à un échange de bons offices, et jamais il n'y eut d'ami plus tendre, plus fidèle, plus désintéressé. Il cite à ce sujet les autorités les plus considérables de la société dans laquelle vécut l'auteur des *Maximes:* c'est vous nommer Mmes de La Fayette, de Sévigné, etc.

Il y a en tête de cette curieuse édition de M. de Fortia (Avignon, an X) quelques vers adressés à Mme de Fortia, dans

lesquels l'éditeur cherche à justifier encore, mais de la manière la plus galante, le grand écrivain qu'il avait commenté :

> Il a raison, l'auteur de la maxime
> Qui nous apprend que l'on fait tout pour soi ;
> Moi-même ici je confesse mon crime :
> En t'adorant, ce que j'aime c'est moi.
> N'es-tu pas moi ? Nos deux corps n'ont qu'une âme :
> Mon cœur le sent, le tient le sent aussi ;
> L'amour de soi n'est point digne de blâme
> Lorsqu'il s'épure et s'ennoblit ainsi.

J'ai trouvé aussi, dans ces jours caniculaires, *l'Exposition de la Doctrine de l'Église catholique,* de Bossuet (1re édition).

Il y a bien longtemps que je la cherchais. Il faut se presser pour ces éditions originales ; elles deviennent de plus en plus rares. Ainsi que le dit M. de Sacy dans la préface d'un des volumes

de la *Bibliothèque spirituelle* qu'il publie chez Techener :

« La renommée de Bossuet augmente d'âge en âge, sa vie et ses ouvrages sont devenus l'objet des études les plus passionnées. Je sais bien, ajoute à ce propos M. de Sacy (qu'il faudrait citer en toute occasion où l'on veut paraître avoir quelque goût,) que ce public qui s'occupe des grands écrivains et des grands esprits est toujours un public très-restreint. Je n'ignore pas qu'il y a des gens qui se vantent de n'avoir pas relu *les Oraisons funèbres* ou *le Discours sur l'Histoire universelle*, depuis qu'ils sont sortis du collége, et que cette postérité pour laquelle écrivirent les Platon, les Thu-

cydide, les Cicéron, les Tacite, les Pascal et les Bossuet, n'est qu'une élite. Mais cette élite elle représente la raison et la conscience du genre humain. C'est pour elle que le monde subsiste, et par elle que le monde échappe à l'ignorance, à la barbarie, à la corruption! Du consentement unanime de ces juges qui prononcent les arrêts de la postérité, Bossuet est le plus grand des écrivains de la France et le premier des orateurs de tous les siècles. Disons mieux, et ne nous bornons pas à des éloges profanes que sa sainte mémoire repousserait: Bossuet est le plus éloquent des hommes parce que les vérités de l'Évangile n'ont pas eu

d'interprète plus éloquent que lui. »

Toute ce que dit là M. de Sacy ne fait que me rendre plus ardent à compléter mes éditions; y parviendrai-je? Dieu le sait!

Que n'ai-je eu une bonne fortune comme celle que procura, à certain amateur, un professeur distingué, que des revers de fortune avaient conduit à être bouquiniste quelque temps! Il convenait un jour avec moi que les gens de cette profession, s'adressant à l'homme de lettres, à l'ouvrier, au magistrat, à l'étudiant, devaient ne point s'en tenir à une spécialité. « Cependant, me dit-il, il m'arriva un jour en temps de placer dans une seule boîte des ouvrages

du même ordre ; lorsque j'en eus assez pour la remplir, je mis alors à un prix très-élevé le moindre volume qui m'était marchandé, ayant en vue de vendre la boîte entière; elle y resta longtemps, mais, un certain soir, un monsieur fort bien mis m'aborda et me dit : « On m'a « parlé de vous (la boîte programme « avait fait son effet) ; vous tenez prin- « cipalement les anciennes éditions de « nos classiques français; vous avez par- « ticulièrement des ouvrages de Bossuet; « où sont-ils ? » Je les indiquai ; mais le jour baissait beaucoup ; l'amateur tremblait de joie. « Combien tout cela, me « dit-il ? — Je ne sais, répondis-je, il « faudrait faire une évaluation, et le jour « baisse. » En vain il me presse de

faire le marché séance tenante; je résistai, pensant bien exciter ses désirs. « Revenez demain matin, lui proposai-je; » il céda. La nuit fut aussi mauvaise pour moi que pour lui : je craignais de ne pas vendre; j'avais dormi un instant, tout juste pour rêver qu'il ne viendrait pas. Le lendemain j'étalai plus tôt. Le ciel se couvrit; il fallut fermer les boîtes Je me réfugiai, avec mes confrères, chez le marchand de vin, les laissant jouer aux cartes, afin de guetter ma pratique. L'acheteur parut.

« Je ne saurais vous dire, continua le professeur-bouquiniste, combien mon cœur battait. C'était un grosse affaire. « Achètera-t-il ? » me demandai-je. Il me parut moins bien mis que la veille. Il

paraissait me chercher des yeux. Je courus à mon homme. « Vous voilà, me « dit-il, eh bien, quel prix ?

« Vous le voyez, dis-je, en décou- « vrant la boîte, il y a quatre-vingt « onze volumes. Dans une boutique, « on vous demanderait quatre cents « francs; dans une vente, faite par un « amateur connu, ils iraient à sept ou « huit cents francs; je vous en de- « mande deux cents.

« Les voici, me répondit-il, en ou- « vrant une main pleine d'or, plus « tous mes remercîments; cette col- « lection a été faite avec une intelli- « gence rare; si j'étais plus riche, je « vous en donnerais davantage... Je ne « suis qu'un pauvre amateur; mais

« j'aime les bouquinistes intelligents. »

« Il ajouta, en me serrant la main : « Je
« suis bien heureux! Je craignais de
« ne plus retrouver ces chers volumes.
« J'avais rêvé qu'un monsieur qui nous
« regardait hier soir vous avait suivi
« pour les acheter. »

O passion! m'écriai-je après avoir entendu ce récit.

LETTRE XVIII.

« Comment tout cela s'épuise-t-il? » me dit hier un de mes amis, qui a un mépris profond pour les bouquins, et qui m'avait vu rentrer avec un paquet de brochures.

Je lui répondis en lui faisant lire ce passage d'un chapitre du tableau de Paris, de Mercier, intitulé : *Équilibre.*

« Mais l'infatigable main des épiciers, des droguistes, des marchands de beurre, etc., détruit journellement autant de

livres et de brochures qu'on en imprime; les papetiers colleurs viennent ensuite; et toutes ces mains, heureusement destructives, mettant les journalistes et consorts au pilori, entretiennent l'équilibre; sans elles, la masse de papier imprimé s'accroîtrait à un point incommode, et chasserait à la fin tous les propriétaires et locataires de leurs maisons.

« On remarque la même proportion entre la fabrication des livres et leur décomposition, qu'entre la vie et la mort; consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

« On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens et les plus im-

portants. Il est de fait que le contrat de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui allait le tailler pour en couvrir un bocal. »

Je ne vous écris que cela aujourd'hui, mon cher ami ; cet ennemi des bouquins m'a mis en très-mauvaise humeur.

LETTRE XIX.

Vous qui avez deux petites filles si exquises par les qualités du cœur et par d'autres avantages que vous estimez moins, combien n'auriez-vous pas été impressionné ce matin en voyant, comme moi, une pauvre enfant volée il y a deux ans, et qu'un de ses oncles a reconnue entre les mains d'un saltimbanque! Le parent de l'enfant, qui est

sûr de l'identité, protestait de toute son énergie contre les dénégations du voleur. Il invoquait le souvenir de mille circonstances, interpellait la petite fille que cette scène avait réduite à un véritable état d'idiotisme; soit qu'elle fût terrifiée par le souvenir de la manière dont le ravisseur a pu la traiter, soit que son intelligence ait été déjà abaissée, elle ne répondait rien. Mais la chose va s'expliquer, car celui qui prétendait que l'enfant appartient à son frère a fait avancer un fiacre pour conduire le misérable devant l'autorité.

Voler un enfant, quel effroyable crime! et combien je comprends l'acquittement de ce père de famille qui, en 1837, fut acquité par la cour d'assises de Londres,

après avoir tué le ravisseur de son enfant !

C'était un peintre du nom de Georges Hammon (je suis exact, car j'ai conservé le journal qui a rendu compte de la défense du malheureux artiste) (1).

« Il y a trois ans, disait-il, je perdis une petite fille qui, alors, en avait à peine quatre, le seul gage que m'eût laissé une pauvre sainte qui est maintenant dans le ciel. Je la perdis.... Ce n'est pas à dire que je la vis mourir comme sa mère, non, elle disparut ; on me la vola.... Elle était si jolie, et je n'avais plus qu'elle pour m'aimer en ce monde !

(1) Inutile de dire qu'il ne s'agit pas de l'éminent artiste du même nom que nous possédons aujourd'hui.

« Je ne vous dirai pas ce que j'ai souffert, vous ne sauriez me comprendre. J'ai dépensé en recherches inutiles tout ce que je possédais : mobilier, tableaux, collections ; j'ai tout vendu. Pendant trois ans, j'ai parcouru seul, à pied, toutes les villes et jusqu'aux plus petites bourgades des trois royaumes, cherchant partout mon enfant.... Enfin, le 14 avril dernier, je traversais le marché lorsque je vis une troupe de bateleurs. Un enfant se tenait les pieds en l'air et tournait la tête sur une espèce de hallebarde. Il faut qu'un rayon de l'âme de sa mère ait traversé mon âme pour l'avoir reconnue en cet état. C'était ma pauvre enfant ! Sa mère se serait jetée sur elle pour l'embrasser ; moi,

non,... je me jetai sur l'homme et je ne sais comment cela se fit, moi, faible et bon, je le saisis par ses vêtements, je l'enlevai en l'air, je le brisai à terre, je le tuai enfin...

« Je ne sais ce que vous, Mylord et les jurés, vous ordonnerez de moi ; mais à coup sûr, Dieu m'a déjà pardonné. Vous ne savez pas, je ne savais pas moi-même tout ce que cet homme m'a fait de mal. Quand des personnes charitables m'ont amené ma petite fille dans la prison, non-seulement *je n'ai pu la retrouver jolie*, comme autrefois; mais je l'ai entendue *jurer*, mais j'ai vu *qu'elle était abâtardie*, polluée par la misère et la corruption ; mais elle ne m'a pas reconnu ; elle ne m'a pas reconnu !....

Comprenez-vous maintenant ? *Il m'a volé le sourire, l'âme de mon enfant,* ce misérable, et moi je ne l'ai tué qu'une fois ! »

Telle fut sa défense. C'était le cri de la nature, et il entraîna l'aquittement de l'accusé.

LETTRE XX.

La bibliothèque des chemins de fer est une collection que je dois vous recommander. Vous y trouverez mille récits plus délicieux que les autres. Prenez surtout un des plus minces volumes, qui a pour titre : *Trois contes d'Hauthorne.*

On y a reproduit une petite nouvelle, précédemment publiée dans *la Revue britannique* et par *le Moniteur*, qui est pleine de charmes. Je ne m'en rappelle

pas précisément le titre, mais je crois qu'on pourrait l'intituler *Une heure dans la vie* ; elle est basée sur cette observation, qu'il est fort heureux pour l'homme de n'avoir pas toujours connaissance des événements qui pourraient avoir une action directe sur sa vie. Il s'agit d'un jeune homme, David Swan, qui, ayant terminé ses études, se rend chez un oncle, honnête négociant d'une ville des États-Unis, qui l'a appelé en vue de lui ouvrir une carrière. Notre jeune homme se rend à l'invitation de son oncle et c'est dans le trajet de son habitation à celle de son parent que passent, pour ainsi dire, sur sa tête les circonstances les plus opposées.

David, que la marche a fatigué, se couche au bord d'un bois ; à peine s'est-il endormi qu'une des nombreuses voitures qui sillonnaient la route vient à se casser : un monsieur et une dame qui s'y trouvaient sont obligés de descendre et de venir s'asseoir sur l'herbe, tandis que les domestiques prennent mille peines pour raccommoder le véhicule. Le monsieur et la dame ne tardent pas à remarquer David dont la bonne figure les a d'autant plus frappés qu'elle offre de surprenants rapports avec les traits d'un neveu ingrat qui les a quittés. La dame, émerveillée, propose à son mari de réveiller le dormeur et de lui proposer une franche adoption ; mais le couple ne s'entend point, et l'annonce

de la réparation de la voiture met fin à la petite lutte qui s'était engagée. La dame remonte boudeuse dans sa calèche, emportant pour ainsi dire la statue de la Fortune qui venait de se dresser un instant au pied de David. Peu après, une veuve passant aussi, remarque cette fraîche figure et semble regretter de ne pouvoir y reconnaître le nouveau mari que son âge lui permettait encore de convoiter. Un missionnaire des sociétés de tempérance l'aperçoit à son tour, et cette figure rougie par la chaleur du jour lui parait trahir l'ivresse. Il en fait un sujet de sermon et passe. Pendant tous ces événements, David avait dormi, sa respiration était restée la même. Arrive ensuite une jeune fille

dont la jarretière s'était dénouée; ne voyant pas le dormeur, elle s'était tournée précisément de son côté; mais, revenue bientôt de sa distraction, elle rougit et allait s'éloigner quand elle aperçut une guêpe prête à se poser sur le visage de David; sachant le danger qu'une piqûre semblable peut causer, elle ne put résister à écarter l'insecte avec son mouchoir. Il n'en fut pas réveillé et la libératrice en s'éloignant rougit de nouveau; elle avait remarqué la beauté du jeune homme et, comme son sommeil lui paraissait très-profond, elle ne put s'empêcher de donner un baiser à ce front qu'elle venait de préserver. Dans le désir qu'elle avait de connaître le dormeur, elle pensa inté-

rieurement qu'il pouvait être un jeune homme que son père, riche industriel, tableau de attendait. Elle vit par la pensée tout le la vie qu'elle avait rêvée ; mais bientôt la raison reprenant son empire, elle s'éloigne rêveuse.

La jeune fille était déjà loin que deux hommes de mauvaise mine s'approchèrent ensuite (c'étaient ce que nous pourrions appeler ici deux rôdeurs de barrière). La mise simple mais très-propre de David, le petit paquet sur lequel sa tête reposait leur fit supposer qu'il y avait là un coup à faire. Sans se parler, et par une simple entente des yeux, l'un soulève la tête de David, tire le paquet, tandis que l'autre, un couteau ouvert, se dispose à frapper s'il en est be-

soin. Mais le paquet ne contenait que des mouchoirs, des chaussettes; ainsi trompés dans leur attente, ils dédaignèrent ces objets. Pour David, son sommeil n'avait pas cessé ; mais il s'interrompit bientôt. Cette heure de repos avait rafraîchi ses membres, il se leva et marcha lestement pour réparer le temps perdu, ignorant complétement que, pendant ce court instant, la fortune et l'amour étaient venus lui sourire, et que deux assassins avaient menacé sa vie !

LETTRE XXI.

En allant chercher le catalogue d'une vente prochaine, je recontrai et je saluai ce matin M. Lefèvre, cet illustre éditeur de nos classiques, qui s'est enrichi d'une gloire impérissable. J'espère bien (le plus tard possible) que son buste, ou même sa statue, se verra un jour à l'entrée de la Bibliothèque impériale.

Puisque je viens de prononcer le mot catalogue, il faut que je vous entretienne un peu des ventes. Celles aux-

LETTRE XXI.

En allant chercher le catalogue d'une vente prochaine, je recontrai et je saluai ce matin M. Lefèvre, cet illustre éditeur de nos classiques, qui s'est enrichi d'une gloire impérissable. J'espère bien (le plus tard possible) que son buste, ou même sa statue, se verra un jour à l'entrée de la Bibliothèque impériale.

Puisque je viens de prononcer le mot catalogue, il faut que je vous entretienne un peu des ventes. Celles aux-

LETTRE XXI.

En allant chercher le catalogue d'une vente prochaine, je recontrai et je saluai ce matin M. Lefèvre, cet illustre éditeur de nos classiques, qui s'est enrichi d'une gloire impérissable. J'espère bien (le plus tard possible) que son buste, ou même sa statue, se verra un jour à l'entrée de la Bibliothèque impériale.

Puisque je viens de prononcer le mot catalogue, il faut que je vous entretienne un peu des ventes. Celles aux-

LETTRE XXI.

En allant chercher le catalogue d'une vente prochaine, je recontrai et je saluai ce matin M. Lefèvre, cet illustre éditeur de nos classiques, qui s'est enrichi d'une gloire impérissable. J'espère bien (le plus tard possible) que son buste, ou même sa statue, se verra un jour à l'entrée de la Bibliothèque impériale.

Puisque je viens de prononcer le mot catalogue, il faut que je vous entretienne un peu des ventes. Celles aux-

LETTRE XXI.

En allant chercher le catalogue d'une vente prochaine, je recontrai et je saluai ce matin M. Lefèvre, cet illustre éditeur de nos classiques, qui s'est enrichi d'une gloire impérissable. J'espère bien (le plus tard possible) que son buste, ou même sa statue, se verra un jour à l'entrée de la Bibliothèque impériale.

Puisque je viens de prononcer le mot catalogue, il faut que je vous entretienne un peu des ventes. Celles aux-

quelles j'ai assisté ont atteint des sommes vraiment importantes, et je le conçois, les livres y étaient de la plus belle conservation. Un nouveau catalogue est toujours chose intéressante pour un bibliophile, parce que s'il est vrai que certains articles se retrouvent dans plusieurs ventes différentes, il y a quelquefois, dans les moins importantes en apparence, une singularité, une rareté, un livre tout à fait inconnu. N'ai-je pas entendu bien souvent des libraires consommés dans la connaissance des livres s'écrier, en parlant de ce qui leur passe par les mains : *Voilà la première fois que je vois cet ouvrage*, et cependant cela se dit fréquemment d'un ouvrage français de date peu ancienne.

Lisez quelques catologues, vous verrez cette phrase à la suite d'un titre quelconque : *Inconnu à M. Brunet*, ce qui veut dire rare, très-rare!

Du reste, il faut convenir que les livres vraiment rares et d'une conservation irréprochable, ne se trouvent que dans les ventes. C'est ainsi qu'ils nous parviennent d'adjudications en adjudications, dont les chiffres varient de la manière la plus étonnante. Je pourrais à ce sujet vous offrir bon nombre d'observations curieuses ; à quoi bon? nous ne tenons ni l'un ni l'autre à supplanter M. Brunet. Que sommes-nous? de modestes amateurs qui n'avons que notre bourse à ménager, et qui sommes loin de viser à nous faire spéculateurs. Il

faut aimer les livres comme toute chose, sans passion, c'est-à-dire n'en tirer que les satisfactions qu'ils peuvent nous donner par leur lecture, et par leur possession quand nous pouvons nous les procurer.

« Heureux qui sait se fixer à un bon choix, et en faire un emploi salutaire! Heureux qui dans ce genre, comme dans toutes les choses de la vie, ne rougit pas de la médiocrité et ne connaît rien de tout ce qui va au delà du nécessaire! »

Voilà, voyez-vous, une phrase que je relis sans cesse; elle m'a empêché cent fois de tomber dans l'excès, et j'espère qu'elle m'en empêchera toujours. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne

pas savoir le nom de l'auteur pour le bénir.

Les catalogues, dussiez-vous donc les payer, sont bons à avoir; on y apprend toujours quelque chose; c'est ainsi que j'ai appris autrefois que le premier de tous les livres imprimés qui portent une date certaine est le *Psautier*, in-folio, de Mayence, donné en 1457 par Jean Fust et Pierre Schœffer. Cette histoire si intéressante de l'imprimerie nous a été racontée en bien des livres. La plus complète me paraît être celle que nous devons à M. Paul Dupont, imprimeur lui-même, qui a su honorer doublement sa profession et par les progrès qu'il lui a fait faire, et par l'esprit de justice avec lequel il a appelé les ouvriers à

prendre leur part dans les bénéfices de son industrie. N'oublions pas qu'aujourd'hui, membre du Corps législatif, M. Dupont s'est encore honoré récemment par l'ardeur avec laquelle il a soutenu la proposition d'élever enfin les petits traitements des pauvres employés.

Le catalogue que j'ai été chercher ce matin contient les titres de deux livres qui ont appartenu à Grolier; c'est à rendre fous d'avance ceux qui ont le moyen de les convoiter sérieusement. Cet amateur illustre, dont les livres sont célèbres au double titre de la splendeur des éditions et de la reliure, était né à Lyon, en 1479. Il avait, dit on, une immense érudition. Il est mort à Paris, en 1565, à l'âge de quatre-vingt-six ans,

et fut inhumé en l'église Saint-Germain-des-Prés. Chacun de ses livres, dont il surveillait lui-même la reliure, confiée, selon ce qu'on en sait, à un nommé Gascon, porte d'un côté, en lettres d'or, ces mots : *J. Grolierii Lugdunensis et amicorum*, et de l'autre cette belle devise : *Portio mea, Domine, sit in terra viventium.*

Les livres de Grolier sont très-rares, cependant un amateur moderne, Lyonnais comme lui, M. Coste, dont les livres ont été vendus en 1854, en avait réuni jusqu'à dix qui ont produit 7,530 fr. La Bibliothèque impériale en a payé un seul 1,500 fr.

Je vois aussi dans le même catalogue des livres aux armes de Henri II, de

Charles IX, du comte d'Hoym, de Mme de Pompadour ; vous pouvez compter que ces blasons seront payés cher.

Il y a également force ouvrages pour ou contre les femmes. J'aperçois : *De l'Égalité des Sexes*, par Poullain de Labarre ; *les Quinze joies du mariage*, que M. Jannet vient de rééditer d'une manière si charmante ; *le Bannissement des folles amours*, 1618 ; *la Coquette vengée*, s. l. ni d. (1659), in-12, attribuée à Ninon de Lenclos ; *l'Apologie des Femmes*, puis *Contre les femmes*, recueil dans lequel je lis ces vers que l'on peut raisonnablement, je crois, attribuer à certain poëte normand :

Une femme est toujours aimable
Tant qu'on n'est pas uni par le sacré lien ;

L'usufruit en est agréable,
La propriété n'en vaut rien.

Il faut avouer que notre XIXe siècle, qui a vu paraître le poëme de Legouvé, est un peu plus galant que cela. Puis je vois un exemplaire de la fameuse Bible anglaise où cette sentence : « *Tu ne commettras l'adultère* » a été imprimée avec l'omission de *ne*. Quelqu'un qui connaît l'histoire m'a assuré que la compagnie des libraires de Londres fut soumise pour cela à une des plus fortes amendes dont il ait jamais été parlé dans les annales de l'imprimerie.

Ce catalogue est fort riche en ouvrages sur notre grande capitale. Ce ne sont pas ceux qui se vendent à plus bas prix, surtout lorsqu'ils sont ornés d'an-

ciennes vues de Paris. Je conçois le plaisir qu'on éprouve à voir ces vieilles maisons à pignon, ces ponts bossus, cette tour de Nesle, qui a l'air d'avoir fait elle-même quelques pas vers l'eau comme pour faciliter la chute des pauvres amoureux que, selon la chronique, ses fenêtres sinistres vomissaient chaque nuit.

Heureusement tout cela n'est plus; Paris resplendit aujourd'hui d'air et de magnificence; on ne s'y perd plus, quelque grand qu'il soit; demandez plutôt à M. Frédéric Lock, à qui nous devons le meilleur *Guide* qui ait été fait *des rues et monuments de Paris.* C'est là un livre qu'il ne faut pas juger sur la simplicité de son titre. Le travail de l'au-

teur accuse des recherches considérables; elles sont données avec une exactitude parfaite.

J'aperçois dans le catalogue de cette vente prochaine l'*Essai d'une Histoire de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie*, par M. L** V** (l'abbé Vilain); on y joint ordinairement l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme*, du même auteur. Le premier de ces ouvrages est, je crois, le seul que nous ayons sur cette ancienne église dont la belle tour est encore debout, vous le savez. Je regardais l'autre jour ce curieux monument que le Paris moderne a voulu retenir du Paris ancien, et je pensais qu'à deux époques de sinistre mémoire, 1832 et

1849, les habitants des rues humides et sales qui serpentaient jusque sur ses marches périrent du choléra par milliers; aujourd'hui, au contraire, la tour Saint-Jacques, magnifiquement restaurée, a les pieds au milieu des roses, et des générations nouvelles viennent chercher toutes les sources de la vie à cette même place où s'ouvraient tous les gouffres de la mort!

Que diraient aujourd'hui les Vicq-d'Azyr et les Fourcroy, qui présidèrent à l'établissement du Marché des Innocents, s'ils voyaient nos nouvelles Halles centrales? Combien ce qu'ils avaient fait et ce dont ils se glorifiaient avec raison pour la salubrité de la ville est loin de ce qui s'accomplit!

Depuis 1186 que le cimetière des Saints-Innocents, déjà très-ancien, avait été enclos de murs par Philippe-Auguste (1), il n'avait cessé de servir de lieu de sépulture pour le plus grand nombre des paroisses, et plus de quatre-vingt-dix mille cadavres, dit un mémoire, y avaient été enterrés, pendant l'espace de trente années, par le dernier fossoyeur. Le sol, gonflé par les nombreux dépôts, excédait de près de deux mètres le niveau des rues avec lesquelles il fallut l'accorder, de telle sorte qu'on ne put conserver aucune sépulture. Le peuple suivait les travaux

(1) Il occupait alors une partie du lieu nommé *les Champeaux;* avant la construction de ces murs, il était ouvert à tout passant, aux hommes comme aux bêtes. (Félibien, *Histoire de Paris.*)

avec un intérêt immense; chaque soir des chariots d'ossements, précédés de ministres de la religion, étaient conduits aux Catacombes. L'aspect de ces lieux souterrains, dit un témoin oculaire, leurs voûtes épaisses, le recueillement des assistants, la sombre clarté du lieu, son silence profond, l'épouvantable fracas des ossements précipités et roulant avec un bruit que répétaient au loin les voûtes, tout retraçait en ces moments l'image de la mort, et semblait offrir aux yeux le spectacle de la destruction.

Tous les mausolées précieux pour l'art furent enlevés avec la plus grande précaution. Une particularité, c'est qu'on trouva dans ce cimetière des

corps très-anciennement enterrés qui étaient d'une merveilleuse conservation. Il fut aussi constaté que plusieurs dont les mains étaient reportées vers la bouche avaient dû être enterrés vivants. Quel supplice affreux ! Ces détails effrayants m'ont rappelé le savant Mémoire couronné par l'Institut en 1848, et dans lequel M. le docteur Bouchut, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, en vue de prévenir ces affreux événements, a si bien établi les signes certains de la mort.

Mais revenons à la vente de ce soir, qui a attiré, dit-on, des libraires de l'étranger et de nos départements, car nos villes de province ont aussi des amateurs de livres très-passionnés, qui ont

souvent pour représentants à Paris, à l'occasion des ventes de quelque importance, des libraires de leur localité; plusieurs de ces libraires se sont fait justement apprécier de leurs confrères de la capitale. Ainsi nous avons à Lyon, M. Auguste Lebrun, M. Scheuring; à Strasbourg, MM. Salomon et Desrivaux; à Lille, M. Béghin, M. Leleu, esprit actif, que l'amour des livres possède véritablement; M. Gauche, à Rennes; M. Petit-Pas, à Nantes; M. Auguste Le Brument, à Rouen. A eux et à leurs confrères *en commission* tous ces beaux livres dont je vois les titres, et qui ont passé par les mains des Duru, des Capé, des Koelher; pour nous, il faudra nous contenter de les aller

voir. O rage! pourquoi, avant d'aimer les livres, n'avons-nous pas appris à mettre en pratique le vers de Boileau :

Cinq et quatre font neuf; ôtez deux reste sept.

LETTRE XXII.

Je dois vous avouer que je m'écarte quelquefois des quais pour visiter les étalages un peu éloignés de nos boulevarts et du quartier Latin. Mes visites les plus habituelles sont aux livres exposés non loin de là par M. Aubry qui, bien que devenu éditeur, est resté bouquiniste, ce qui l'honore à mes yeux. M. Aubry publie depuis quelque temps le *Bulletin du Bouquiniste*. Je vais aussi assez souvent visiter le respectable

M. Raulin; M. Baroger, avec lequel les relations sont si sûres, si agréables, et que l'agrandissement de la Sorbonne va bientôt obliger à quitter le sommet du quartier Latin. Mais puisque j'ai prononcé le nom de ces trois libraires, il serait injuste de ne pas vous entretenir également de ceux de leurs confrères qui tiennent aussi les livres anciens. Je ne vous apprendrai pas sans doute que nous avons en première ligne les Potier, les Techener. M. Potier, que j'aime à voir dans les ventes nombreuses auxquelles il convie, chaque hiver, la gente bibliomane, prendre, examiner le livre qu'il va mettre en adjudication d'une façon qui en rehausse déjà la valeur pour ceux qui savent comme moi

combien il est un appréciateur éclairé et consciencieux.

Quand vous viendrez ici, je veux vous mener visiter le magasin de M. Caen, qui s'est placé au milieu d'un de nos plus élégants passages pour mieux avoir le droit, ainsi que M. Fontaine, son voisin, d'exposer chaque jour de véritables bijoux, modèles de reliure et de conservation. Reprenant maintenant le cours de la Seine, à partir du pont Saint-Michel, je vous indiquerai pour les ouvrages historiques sur nos provinces la librairie très-assortie en ce genre de M. Dumoulin; M. Guitard, que j'ai toujours trouvé très-obligeant; M. Guillemot, si infatigable pour chercher; M. Olry, qui a pour spécialité les livres

relatifs aux beaux-arts; M. Baillieu, qui publie un catalogue mensuel, qu'il a bien voulu m'envoyer; près de ce dernier, l'excellent et vénéré M. Lecureux, dont les vastes magasins contiennent plus de cent mille volumes, pour compléter tout ce que vous pourriez avoir d'incomplet; M. Delion, expert très-apprécié; M. Asselin, très-riche en ouvrages sur les sciences; M. Menard, pour les ouvrages de droit, de littérature; M. Caillot, qui a très-fréquemment de belles reliures anciennes; M. Labitte, dans les mains duquel tant des plus précieuses éditions grecques et latines ont passé; M. Porquet, maison de vieille date; Madame Grandmange; M[me] veuve Enault, que son fils seconde avec in-

telligence; M. France, chez lequel vous trouverez les pièces les plus rares sur la Révolution française, des mémoires, et aussi toutes les publications anciennes et nouvelles relatives aux colonies; MM. de Laroque frères, qui ont des assortiments considérables de livres modernes qu'ils vendent à toute la librairie; M. Pillet, qui possède de beaux ouvrages anciens, et qui tient aussi, je crois, les livres sur la noblesse, le blason. A ce propos, je dois vous prévenir que M. Oscar de Watteville, à qui est confiée la partie littéraire de la *Revue contemporaine*, a publié récemment, dans l'*Encyclopédie* de M. Didot, un excellent article offrant un résumé de bien des traités. Il en a fait un

petit volume imprimé avec goût et orné de planches que vous trouverez chez le même éditeur.

M. Jules Leclerc, qui possède en plein Paris industriel (boulevart Saint-Martin) une librairie des plus riches en bons ouvrages de littérature; M. Coccoz, possesseur de très-beaux assortiments de livres de médecine anciens et modernes, très-connaisseur aussi en ouvrage de littérature et en belle reliure.

Je veux vous citer encore MM. Schlesinger frères, qui publient maintenant un catalogue; M. Tilliard, qui a fait les ventes Libri. Pour les vieux ouvrages de mathématiques et les voyages, M. Cretaine; pour les ouvrages de théologie, M. Toulouse, M. de Michaelis, M. d'A-

venne; M. Beauvais, voisin de MM. de Laroque, chez lequel j'ai souvent trouvé de très-bonnes choses; M. Durand jeune, qui recueille des portraits et des vignettes, de manière à vous offrir soit un Voltaire, soit un La Fontaine, ou tout autre auteur avec les mille illustrations qu'ils ont inspirées aux artistes dès la première publication de leurs livres; M. Charavay, pour les autographes des hommes célèbres dans tous les genres depuis la grande époque qu'on appelle 1789; M. Laverdet, également expert en la même matière, et bien d'autres, mais tous servant les intérêts des lettres non-seulement comme marchands, mais souvent en amateurs très-compétents. Maintenant, dites-moi si je ne serais pas le

plus coupable des hommes en omettant de placer sur ma liste M. Auguste Durand, dont tous les universitaires piochant et écrivant ont pu éprouver comme moi l'obligeance parfaite, et qui aura, puisque vous l'avez voulu (dussent tous ses confrères en mourir de dépit), la bonne fortune d'avoir édité *les Voyages littéraires sur les quais de Paris.*

Pourquoi, d'ailleurs, ne parlerais-je pas un peu exceptionnellement de M. Durand? C'est chez lui, dans ses magasins si bien remplis, que je me suis fait une idée de l'étendue du commerce de la librairie française à l'étranger. Que de fois je m'y suis rencontré avec des libraires de toutes les

parties de l'Europe qui ont une réputation justement méritée : M. Duquesne, de Gand; M. Nihoff, de la Haye; M. Muller, d'Amsterdam, propriétaire du grand ouvrage sur le dessèchement de la mer de Harlem; M. Baer, de Francfort, éditeur du bel ouvrage de Dieffenbach; M. Saint-Goar, aussi de Francfort, propriétaire du Lexique de Suidas; M. Héberlé, de Cologne, qui publie un ouvrage considérable sur les anciens imprimeurs de l'Allemagne; M. Mohr, de Heidelberg; MM. Barthès et Lowel, de Londres, dont le catalogue est un véritable dictionnaire; M. Parker, éditeur de toutes les publications de la société d'Oxford; M. Bailly-Baillière, de Madrid; M. Bocca, de

Turin; M. Munster, de Venise; M. Decq, de Bruxelles; M. Marcus, de Bonn; M. Beuf, de Gênes; M. Cherbuliez, de Genève; M. Sylva Junior, de Lisbonne; MM. Pedone, Lauriel, Dura et Montouri, de Naples; M. Isaakoff jeune, de Saint-Pétersbourg. Ce dernier nom me rappelle celui de M. Robert Lippert, son représentant à Paris où il a fondé, il y a deux ans, le *Bulletin international du libraire et de l'amateur de livres*, recueil très-précieux aux acheteurs. Ce Bulletin appartient aujourd'hui à M. Ch. Lahure, qui en a donné la direction à M. G. Vapereau.

LETTRE XXIII.

En m'annonçant, mon cher ami, la bonne fortune que vous me réservez en venant vous établir à Paris, vous m'entretenez de vos projets bibliographiques, mais vous faites en même temps la supposition que je n'aurais que des *livres curieux* et pas un fonds véritable de bibliothèque. Détrompez-vous ; je rougirais s'il en était ainsi. Ma collection a les assises les plus respectables en *théologie*, *morale*, *jurisprudence*, *sciences et*

arts, belles-lettres et histoire, pour ne parler que de ces grandes divisions. Outre la nécessité d'avoir des ouvrages complets et au courant de la science sur toutes choses, la librairie moderne se présente avec assez d'éclat pour que ses produits soient vivement recherchés quand on se pique de quelque goût.

Si je vous citais les ouvrages modernes que je possède dans chaque ordre, je pourrais vous prouver en outre qu'avec quelques centaines de francs par an on arrive, en dix ou quinze ans, à avoir quelque chose de présentable. C'est ainsi que dans l'ordre religieux me sont venus successivement, entre autres : l'*Histoire universelle*, de Bossuet, publiée par M. Curmer ; les *Évangiles*,

l'*Imitation de Jésus-Christ* (en cours de publication), qui est bien la plus merveilleuse chose que j'aie jamais vue Dans le genre simple et excellent pour l'édition, le *Bossuet* et le *Fénelon*, publiés par MM. Gaumes, Leroux et Juby; les ouvrages d'Ozanam, édités chez M. Lecoffre; les belles *Études sur le Christianisme*, de M. Nicolas, de chez Vaton; l'*Imitation de Jésus-Christ*, de M. de Lamennais, en grand format, de chez M. Bray; la *Vie des Saints*, de Ribadeneira, traduit de l'espagnol, par l'abbé Darras, et publiée chez M. L. Vivès, éditeur de ces grands ouvrages théologiques dont l'excellent choix lui a valu un bref du pape Pie IX; l'*Encyclopédie catholique*, de M. Parent Des-

barres; la *Monographie de la Sainte-Chapelle*, en cours de publication chez M. Bance; *la Bretagne*, de M. Pitre-Chevalier, l'habile directeur du *Musée des Familles*; les *Œuvres de Napoléon III*, éditées par MM. Plon et Amyot; une bonne partie de la collection de M. Charpentier; mais surtout son *Montaigne*, avec des notes de M. Ch. Louandre, à qui nous devons tant d'excellents travaux, édition parfaite et dont M. de Sacy a dit : « M. Charpentier n'a jamais fait mieux. »

Je n'ai pas encore pu me donner, mais j'aurai un jour sans doute la seconde merveille typographique de l'Exposition de 1855 : je veux parler du volume *la Touraine*, édité et imprimé

avec des illustrations par M. Mame, de Tours. C'est assurément ce qui vient immédiatement après l'*Imitation de Jésus-Christ*, de l'Imprimerie impériale. « Ce volume, dit M. Delalain en parlant de *la Touraine*, dans le compte-rendu qu'il nous a donné de l'Exposition, est le type de cette bonne et vraie typographie qui tire sa mâle beauté de l'excellente gravure des caractères, d'un interlignage convenable, d'une justification ni trop large ni trop étroite, d'une disposition large des titres et des chapitres : heureuses conditions qui donnent à l'ensemble d'un livre un air parfait d'aisance et de noblesse. » Après *la Touraine*, ajoute M. Delalain dans le même compte-rendu, viennent incon-

testablement *les Galeries de l'Europe*, publiées par M. Armengaud, vrai modèle pour la disposition typographique, le fini d'exécution, le tirage des vignettes. « *Les Galeries de l'Europe*, dit le rapporteur, offrent, sous le rapport typographique, cette particularité qu'on n'y rencontre au bout des lignes aucune division de mots. Ce n'est que par un long et minutieux calcul qu'on a pu arriver à ce résultat. »

Je possède dans l'économie politique les *Œuvres de Turgot*, de la collection de M. Guillaumin ; en histoire naturelle, le *Buffon*, de M. Flourens, publié chez MM. Garnier frères ; le *Discours sur les révolutions du Globe*, de Cuvier. Dans les beaux-arts : *la Vie des Peintres*, de

Vasari; *de l'Art chez les anciens*, par Winkelmann. En musique : rien que le piano de ma fille Geneviève. Je ne suis pas très-riche en poëtes, mais j'ai les magnifiques éditions de Molière, de Corneille, de Racine, de Regnard, de Crébillon, que nous devons soit à M. Lefèvre, soit à MM. Didot. Un choix des auteurs du second ordre qu'il est inutile de vous nommer; une collection des théâtres étrangers, des fabliaux, un *La Fontaine* et un *Gresset* dans le format in-144, dit *édition mignardise*, en caractères microscopiques, gravés et fondus sur corps de trois points, qui sont de petites merveilles. On en voyait des exemplaires à l'Exposition universelle. Je suis sûr qu'ils rappellent à votre pensée

le *La Rochefoucauld*, format in-64, imprimé, en 1827, en caractères de deux points et demi, gravés et fondus par M. Henri Didot, et dans lesquels on voit quelques lignes de caractères d'un point et demi, visibles seulement à la loupe.

Je reviens aux poëtes.

La belle édition des *Chansons de Béranger* publiée par M. Perrotin. Je dois vous dire, à propos du grand poëte que la France vient de perdre (1), un mot qui m'a été rapporté par M. Stoffel, brigadier de la garde de Paris en surveillance dans le cimetière du Père-Lachaise au moment de ces grandes

(1) Béranger est mort à Paris, le 16 juillet 1857.

unérailles. Un petit garçon de huit ans environ, qui se trouvait dans le lieu funèbre avec quelques camarades, dit à l'un d'eux, en entendant le ramage des oiseaux qui se balançaient sur les cyprès : « *Entends-tu comme les oiseaux chantent parce que Béranger va venir?* »

« C'est qu'en effet, ajouta le brigadier, jamais je n'avais entendu de ma vie autant de gazouillements à la fois. Il est vrai, me fit-il observer, que la journée était splendide. » Un journaliste qui se trouvait là entendit aussi, à ce qu'il paraît, le mot de l'enfant et s'écria qu'il ne serait pas perdu pour la publicité. Je ne sais si quelque journal a fait connaître la gracieuse pensée du petit bonhomme, mais je crois prudent de la

consigner ici *en vue de la postérité* qui y verra sans doute, comme nous, l'expression du profond sentiment poétique que le nom de Béranger a éveillé dans le peuple.

Un *Gilbert* de la belle édition de Dalibon, les *petits poëtes français* que nous a donnés M. Poitevin, chez MM. Didot, dont la librairie depuis plus d'un siècle est comme un arsenal du beau et du parfait en typographie. Dans les vieux romans français, j'ai *l'Heptaméron* des *Nouvelles* de Marguerite de Valois, reine de Navarre, publié par la société des Bibliophiles français ; *la Princesse de Clèves*, de Mme de Lafayette, dont un critique nouvellement entré en lice, M. Taine, nous a fait valoir dernière-

ment avec force le beau et grand style ; de la même, l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, l'un des bijoux des publications de M. Techener ; la collection à peu près complète de cette charmante *Bibliothèque des chemins de fer*, publiée par M. Hachette, et dans laquelle on trouve, comme je vous l'ai dit, de véritables petits chefs-d'œuvre de la littérature anglaise et américaine. Parmi les épistolaires, je n'ai pas négligé, ainsi que vous pouvez bien le penser, de me procurer les *Lettres de Madame de Sévigné*, dans l'excellente édition donnée par M. Walckenaer ; la *Correspondance de Voltaire*, qui, au jugement de quelques maîtres, fait reconnaître partout ceux qui l'ont lue et surtout étudiée.

Puis viennent la *Correspondance de Rousseau*, les *Lettres de Cicéron*, celles de Sterne, de Schiller et de Gœthe, etc.

Dans l'histoire critique et littéraire, qui n'aurait pas les savantes *Leçons* de M. Villemain? *les Causeries du lundi*, de M. Sainte-Beuve? *les Portraits*, de M. Cuvillier Fleury? l'*Histoire de la Littérature française* de M. Nisard, grande et forte étude dans laquelle cet esprit éminent nous fait sentir si vivement le mérite des écrivains dont les œuvres résumeront éternellement en littérature les règles du beau et du bien?

Dernièrement j'assistais à une cérémonie (1) à l'occasion de laquelle M. Ni-

(1) La distribution des prix du Lycée Bonaparte.

sard louait, avec sa diction si fine, ce qui a été le culte de toute sa vie, les lettres. « Que n'a-t-on pas dit des lettres, faisait-il observer, et que ne reste-t-il pas à en dire Chaque époque en renouvelle pour ainsi dire l'éloge. Quelque idéal que se fasse une société d'une condition désirable sans les lettres, toute condition ornée et relevée par les lettres vaudra mieux. Aujourd'hui, l'idéal c'est le bien-être par une fortune rapide. Nous ne manquons pas de connaître des gens qui y sont parvenus : c'est presque une foule. Regardons de près leur idéal. J'y vois beaucoup de luxe imité du luxe d'autrui, et qui n'a pas même l'originalité d'un caprice personnel satisfait ; j'y vois des hommes d'âge mûr qui s'en-

tourent de joujoux, et qui, moins heureux que les enfants, ne peuvent pas les casser quand ils s'en dégoûtent. Ils s'agitent beaucoup pour varier leur triste bonheur, et des deux passions qui les mènent, la convoitise et la satiété, la satiété va toujours plus vite que la convoitise. Heureux celui qui se souvient un jour qu'il a fait des études, et qui, dans un moment où il est accablé de son bien-être, s'avise de jeter les yeux sur sa bibliothèque, dont il n'estimait que le bois, et y prend ce qui lui a le moins coûté de tout son luxe, ce qu'il avait peut-être gardé, comme par prévoyance de sa médiocrité première, un livre qui le rend un moment à lui-même, et lui

fait savourer la différence du bien-être par l'argent au bonheur par l'esprit ! »

LETTRE XXIV.

Les paroles que je vous ai citées dans ma dernière lettre, d'un des esprits les plus distingués de notre Académie française, me font rappeler que je ne dois pas négliger de vous parler de ce corps célèbre. D'ailleurs, l'Académie n'est-elle pas sur le quai? C'est devant ses portes, dont l'ouverture a été si rude à tant d'écrivains, que se trouve le plus achalandé des étalages. Il serait d'ailleurs peu courtois de ne pas saluer en

passant la compagnie illustre que fonda en 1635 le grand cardinal.

« Le cardinal de Richelieu, dit Louis XIII dans les lettres patentes d'institution (1637), nous a représenté qu'une des plus glorieuses marques de la félicité d'un État, était que les sciences et les arts y fleurissent, et que les lettres y fussent en honneur aussi bien que les armes, puisqu'elles sont un des principaux ornements de la vertu. »

On sait que Richelieu ne s'était pas contenté de faire cette grande création pour témoigner de son amour des lettres. « Ce qui l'honore surtout, dit M. Caillet dans la thèse remarquable (1)

(1) *De l'Administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu.*

qu'il a présentée à la Faculté des lettres de Paris, c'est l'attention qu'il eut, dans tous ses rapports avec les savants, à faire disparaître le ministre puissant et redouté de tous, le despote si ombrageux dans les affaires de l'État, pour ne laisser voir que le confrère qui avait le droit, comme tout autre écrivain, de défendre ses opinions, mais non pas de les faire prévaloir par un autre moyen que celui d'une discussion sérieuse et loyale. »

M. Caillet établit cela par plusieurs exemples, et pour prouver que le cœur du cardinal n'était pas aussi fermé aux douces émotions qu'on le dit d'ordinaire, il raconte comment la petite Jacqueline Pascal, sœur de Blaise, que dis-

tinguait déjà un talent poétique réel, obtint la mise en liberté de son père qui avait été arrêté pour des propos indiscrets. Lorsque le père de notre plus grand écrivain en prose, peut-être, eut été mis en liberté, Richelieu le fit venir à Ruel, et en lui annonçant qu'il était envoyé à Rouen comme intendant de Normandie, il lui dit : « Je vous recommande vos enfants. *Je veux en faire un jour quelque chose de grand.* »

C'est là une mince anecdote, mais elle a, ce me semble, une grande portée. Elle doit rappeler aux puissants de tous les temps qu'un de leurs plus grands devoirs est de s'attacher à découvrir les intelligences supérieures pour les amener à être à leur tour les soutiens de l'État.

Cela dit, je reviens à l'Académie elle-même. Grâce à l'obligeance d'un ami, j'ai eu, il y a peu de temps, la bonne fortune d'assister à une séance dans laquelle les cinq classes de l'Institut étaient réunies sous la présidence de M. le comte de Montalembert. Vous connaissez le discours que tous les journaux ont répété et dans lequel le noble académicien fait appel aux sentiments les plus élevés du cœur et de l'intelligence, selon lui prêts à s'éteindre. Ce discours est empreint d'une vive éloquence. Vous savez que M. de Montalembert, catholique ardent, empruntant les paroles mêmes que prononce le prêtre dans le saint sacrifice de la messe, a dit : « *Sursum corda*, c'est le cri de la reli-

gion, » etc. Déjà j'avais remarqué que cette citation avait un peu étourdi quelques auditeurs, lorsque je m'aperçus qu'un de mes voisins qui, à ce mot, avait subitement fermé les yeux, ne les rouvrait plus. Quand il leva les paupières à la fin du discours, je vis bien qu'il n'avait pas dormi, mais je me hasardai à lui en faire le reproche.

« J'étais parfaitement éveillé, me dit-il, mais en entendant M. de Montalembert s'écrier : *Sursum corda*, j'ai presque involontairement ajouté la réponse qui suit : *Habemus ad Dominum*, qui a bien aussi sa grande signification. Mon esprit s'est élevé alors au delà du degré où l'éloquence de l'orateur l'avait déjà porté. Ainsi dégagé de toutes les misères

humaines, j'ai jugé en chrétien, et il m'a paru que le plus difficile, même pour les esprits supérieurs, est d'être juste pour le temps où l'on vit. »

La plus agréable lecture que nous entendîmes ensuite fut une épître de M. Viennet à M. Villemain. Rien de plus charmant. J'admirai surtout l'excellent esprit du poëte, qui, après s'être attaqué aux crinolines, finit par dire qu'il fallait attendre que la mode nous en ait débarrassés. Je ne sais vraiment d'où vient toute cette rage. De bonne foi d'abord, les crinolines ont un avantage social : elles obligent les hommes à faire *place à une femme*. Les lourdauds s'éloignent forcément, et les gens bien élevés, feignant de ne pas s'être écartés

ent et obtiennent parfois
ne jolie femme.
al?
d'hor mes ont oes crino-
l bi autrement gênan-
il est plus difficile d'en
oissements, que ceux im-
maladresse aux robes de
femmes!
t de cette séance, je me
M. Sayous, que vous con-
Revue des Deux Mondes.
lu me donner l'histoire si
l'il a faite de *la Littérature*
étranger, et dont M. Saint-
a a fait ressortir, avec toute
ses jugements, la haute
is à M. Plon des *Portraits*

politiques de M. de La Guerronnière, cet écrivain parfait et de si haute intelligence que le Conseil d'État n'enlèvera pas aux lettres, il faut l'espérer.

Je vous montrerai beaucoup d'ouvrages de la librairie Furne, éditeur d'Augustin Thierry, d'Henri Martin, de la *Géographie*, de Malte-Brun, revue par M. Lavallée, cet infatigable réviseur de tant de belles et bonnes choses. C'est à M. Furne que nous devons aussi la publication de l'excellente *Histoire d'Espagne*, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur à la Faculté des lettres de Paris. La belle *Étude sur Rome ancienne et moderne*, de M. Mary Lafon, qui sait comment on devient auteur et comment se fabrique un livre, ainsi qu'il vient de

nous le raconter en des pages pleines d'intérêt, intitulées : *Histoire d'un Livre*, récemment publiée chez M. Parmentier, nouvel éditeur, destiné à prendre grandement place parmi ses confrères.

LETTRE XXV.

Croiriez-vous que les professions qui semblent devoir le plus éloigner de la bibliomanie ont cependant, dans nos ventes de livres, des amateurs très-chaleureux? Ainsi, il est très-commun de voir des ordres d'achat donnés par des banquiers. D'où vient cela? Sont-ils réellement bibliophiles? Obéissent-ils à une vue providentielle en couvrant d'or une simple plaquette, ou bien est-ce pour imiter M. de Rothschild qui est lui-

même un amateur très-ardent, et qui plus est d'un goût parfait, dit-on? Je serais bien embarrassé de répondre à toutes ces questions; mais je constate le fait. A une époque où les *manieurs d'argent*, comme les appelle M. Oscar de Vallée dans le livre qu'il vient de publier, passent pour être insensibles à tout ce qui n'est pas valeur financière, je suis heureux que notre passion se soit emparé de ces messieurs; de pareils clients aident à maintenir la valeur des livres, et c'est, par conséquent, un moyen de plus pour la conservation de nos pièces rares. Cette petite épidémie prend même, à ce qu'il paraît, un caractère européen. N'ai-je pas vu arriver dernièrement un de mes anciens

condisciples, espagnol de distinction, sur le point de se marier, et que son futur beau-père, capitaliste de Séville, a envoyé à Paris en exigeant qu'il se composât une bibliothèque française bien choisie avant d'épouser sa fille? Ce n'est pas que mon ancien camarade ne soit un homme très-lettré; au contraire, il a publié d'excellents travaux. J'ai vu quelques-uns de ses portefeuilles et il m'a permis d'en retirer des documents pleins d'intérêts sur Vivès, grand théologien du XVIe siècle qui fut précepteur de Marie Tudor et que vous connaîtrez mieux un jour lorsque M. Magnabal, agrégé de l'Université, aura terminé l'étude complète qu'il se propose de présenter, sous forme de

thèse, à la Faculté des lettres de Paris, sur l'homme distingué qui fut, je crois, le collaborateur d'Érasme.

Pour me rendre au désir de mon jeune Espagnol, je l'ai accompagné chez quelques libraires, et il m'est resté de ces dernières excursions des souvenirs que je veux vous transmettre. Ainsi, nous allâmes successivement chez M. Dentu qui vient de faire paraître les *Lettres de Silvio Pellico*, précédées d'une introduction par M. Antoine de Latour, le même qui a fait une excellente traduction *des Prisons;* nous vîmes ensuite M. Le Doyen, toujours si bien approvisionné en livres modernes; M. Amyot, qui nous montra un ouvrage curieux, surtout par les ren-

seignements qu'il renferme sur toute une branche peu connue de la librairie, c'est l'*Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage* depuis le XVe siècle jusqu'au 30 novembre 1852, par M. Ch. Nisard (2 vol. in-8). Vous y retrouverez l'indication de tous ces petits opuscules, feuilles volantes ou brochures, imprimés sur papier à chandelles et contenant des prophéties plus ou moins bizarres, des faits, des complaintes, des vies de personnages fameux, des cantiques, ou bien encore remplis par une correspondance amoureuse, demandes et réponses, graduées de façon que tout se termine à la satisfaction générale. Parfaits secrétaires des amants,

almanachs, traités de magie blanche et noire, manuels de sciences occultes, de la cabale, de la divination, etc., etc.; tels sont, en un mot, les livres dont l'ouvrage de M. Nisard est en quelque sorte la bibliographie. Il en donne les titres, quelquefois des extraits, et l'on trouve çà et là quelques *fac simile* naïfs représentant, à s'y méprendre, les grossières images que des colporteurs répandent à profusion dans les campagnes et que, tout enfant, nous avons eu tant de plaisir à contempler.

En sortant de chez M. Amyot je fis voir à mon ami le nouveau Louvre, mais j'avais, je l'avoue, une arrière-pensée : je voulais bouquiner quelque peu. Ce qui arriva en effet lorsque nous

eûmes quitté ce palais incomparable. Nous parcourûmes une assez grande partie des quais, et je fus assez heureux pour pouvoir indiquer à mon compagnon deux bonnes acquisitions à faire qui se trouvaient dans les boîtes de MM. Malorey et Debas, bouquinistes que je compte au nombre de mes plus vieilles relations. Il acheta de l'un l'*Aristippe* de Balzac, *Amst.*, *Elz.*, 1664, petit in-12, non rogné; de l'autre un *Virgile*, in-4, *Paris*, 1648, avec les armes du cardinal Mazarin auquel ce livre est, je crois, dédié.

LETTRE XXVI.

Nos dernières journées ont été employées à visiter les curieux magasins de M. Victor Didron, frère du savant archéologue qui a rendu à l'art chrétien des services si grands en rappelant aux artistes modernes qui cultivent cet art les véritables traditions des travailleurs du moyen âge; puis M. Morizot, pour lui demander un *La Bruyère* illustré, dont l'édition est presque épuisée; M. Ernest

Bourdin, chez lequel se trouvent de nombreux ouvrages également illustrés ; la Librairie nouvelle, dont les propriétaires sont parvenus à porter le bon marché dans tout ce qui était cher autrefois ; MM. Lévy frères, dont les publications prennent chaque jour plus d'importance, et qui ont édité le *Cours de littérature dramatique* de ce brillant esprit, de ce cœur chaleureux qui a nom Jules Janin, et chez lesquels vous trouverez aussi ce chef-d'œuvre de dessin qu'on appelle la *Légende du Juif errant*, par Gustave Doré ; la librairie de M. Renouard, nom cher aux bibliophiles, qui a, entre mille choses, *l'Histoire des Peintres*, de Charles Blanc, et les publications de la *Société de l'Histoire de France ;*

M. Delahays, qui vient de débuter très-heureusement avec la *Bibliothèque gauloise* et par la réimpression des *Curiosités littéraires*, de M. Lud-Lalanne, rédacteur en chef de la *Correspondance littéraire*, que je vous recommande au moins à l'égal des deux autres publications : le *Bulletin du Bibliophile* et le *Bulletin du Bouquiniste*, dans lesquels MM. Guiffrey, Barbier, Quérard, Lalanne, Ferdinand Denis, Deschamps, P. Lacroix, de La Fizelière, le prince Galitzin, Leroux de Lincy, Andrieux, Boiteau, Prosper Blanchemain, Brunet, Cocheris, E. Thierry et Fournier, nous donnent incessamment les plus utiles directions. *La Revue anecdotique* doit être rangée parmi les recueils biblio-

graphiques ; ses rédacteurs, MM. Ed. Gœpp et Larchey, me paraissent être souvent très-bien renseignés sur certaines découvertes ou anecdotes littéraires. On dit qu'elle est aujourd'hui fort répandue. S'il y a d'autres publications de ce genre, je ne les connais pas, mais nous pourrons le demander à M. Grimond, qui vient de nous donner un catalogue exact et détaillé de la *presse parisienne*.

Nous dûmes ensuite, en vue de l'achat de quelques ouvrages de droit et de livres classiques que mon ami est chargé de rapporter en Espagne, gravir le quartier latin.

A l'exception de MM. Cosse et Marchal, tous nos éditeurs de livres de droit

et de jurisprudence se groupent non loin de la Faculté de droit.

Nous entrâmes dans les magasins de M. Cotillon ; de MM. Marescq et Desjardins; de M. Durand, éditeur de notre grand professeur M. Demolombe, de *la Revue historique du français et de l'étranger* publiée sous la direction de MM. Ed. Laboulaye, membre de l'Institut, E. de Rozière, C. Dareste et Ginouilhac ; d'un autre recueil : *les Séances de l'Académie des sciences morales*, rédigé par M. Vergé, docteur en droit, sous la direction de M. Mignet; de Mme Joubert, chez laquelle se trouve le *Manuel de droit commercial*, de M. Bravard, etc.

Nous eûmes ensuite à voir, pour les livres à usage des classes, la librairie

de M. Hachette, qui s'installe dans un palais sur le nouveau boulevart de Strasbourg; la maison Dezobry et Madeleine: je n'ai pas besoin de vous dire que M. Dezobry est auteur de ce travail remarquable intitulé : *Rome au siècle d'Auguste* ; puis M. Delalain, nom familier à toutes les générations qui nous ont précédés sur les bancs, et dont la respectable maison se maintient toujours au premier rang; de là chez M. Belin, qui a un catalogue très-riche de livres classiques entre lesquels je distinguai les ouvrages élémentaires de M. Th. Bénard, encore si utiles à l'éducation de vos enfants.

Parmi les éditeurs d'ouvrages d'études scientifiques, chez lesquels mon

ami a dû encore remplir ses commissions, je vous nommerai M. Mallet-Bachelier, éditeur des grands ouvrages de ce genre; la librairie Dalemont; celle de MM. Langlois et Leclerçq; M. Victor Masson, dont toutes les publications sont faites avec un soin parfait; il ne lui a pas suffi de publier de bons livres, il a voulu qu'ils rivalisassent avec toute espèce d'ouvrages de littérature imprimés spécialement pour les amateurs. Les planches qui accompagnent les savantes *Leçons* des Pelouze et Fremy, des Milne-Edwards, des Coste, des Cuvier, etc., sont d'une perfection achevée.

Mais M. Masson a d'autres titres à la sympathie des bibliophiles: c'est lui qui

a acquis, à un prix qui serait une fortune pour beaucoup d'entre nous, les trente derniers exemplaires de cette incomparable *Imitation de Jésus-Christ*, présentée à l'Exposition universelle de 1855 par notre Imprimerie impériale, avec sa belle collection des *monuments de la Littérature orientale.* Cette édition de *l'Imitation* montre une nouvelle phase des impressions en or et en couleur. Dans ce curieux livre ce ne sont plus des encadrements se répétant à chaque page, et ne donnant lieu, comme on le dit, à une seule mise en train, mais bien des têtes de livre ou de chapitre et des lettres ornées conservant la même physionomie, tout en présentant entre elles la plus ingénieuse diversité. La tra-

duction choisie est celle de notre grand Corneille. L'impression a été surveillée par M. Victor Le Clerc, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris, dont le nom est la meilleure garantie de l'exactitude et de la correction des textes. J'ai ouï-dire que M. Masson se trouvait fort bien de s'être porté acquéreur de ce véritable monument de la librairie française. Tant mieux! que ceux qui ne craignent pas d'avancer leur or sur de beaux livres en soient récompensés !

Dans cette pensée, je souhaite toutes sortes de prospérités à M. Jannet, à qui nous devons tant de curieuses et charmantes réimpressions, et qui me paraît avoir apporté dans le commerce des li-

vres, des qualités d'érudition et d'esprit qui sont une vraie bonne fortune pour les nombreux amateurs de sa *Bibliothèque elzevirienne*. Les mêmes avantages à M. Aubry, pour les charmantes publications qu'il a entreprises sous le titre de *Trésor des pièces rares ou inédites*.

Mon ami, qui a lu le rapport de M. Villemain *sur l'histoire du règne de Henri IV*, à laquelle l'Académie française vient d'attribuer le grand prix fondé par le baron Gobert, n'a pu résister à se donner ce remarquable travail de M. Poirson.. —Nous nous rendîmes donc chez M. Colas, qui en est l'éditeur. Pour cela, il fallut traverser le pont Neuf et je racontai à mon compagnon, en lui montrant la sta-

tue de Henri IV un fait dont j'ai été témoin en 1848. — Un capitaine de la garde nationale mobile, passant avec sa troupe sur le pont Neuf, salua de l'épée la statue de ce grand prince, puis se tournant vers ses soldats, leur cria *Portez armes!* Le mouvement fut exécuté instantanément, mais j'entendis un de ces soldats que les circonstances avaient improvisés, dire : « Qu'est-ce qu'il nous f... donc avec son *portez armes*? il ne passe personne. — Ne vois-tu pas, lui fit observer un de ses camarades, que c'est Henri IV qu'on salue. — Le fait est, répliqua celui qui avait grogné, *que c'était un fameux lapin.* » A une époque antérieure, également de révolution, cette même

statue provoqua un autre genre d'hommage. Un homme du peuple, celui qui avait attaché un drapeau tricolore à la main du roi portant sur la bride de son cheval, donna, avant de descendre, deux petites tapes sur la joue de bronze du Béarnais, en disant, pour faire allusion aux événements qui venaient de s'accomplir : « *Ce n'est pas toi, mon vieux, qui aurais fait ces bêtises-là !* »

Notre excursion chez M. Colas porta mon ami à devancer, ce même jour, la visite qu'il avait à faire à MM. Germer et Jean-Baptiste Baillière, ainsi qu'à M. Labbé, éditeurs d'ouvrages de médecine ; nous terminâmes par M. Louis Leclerc, éditeur du *Manuel de médecine*

légale, par Briand et Chaudé, et aussi par M. Roret dont les *manuels* ont une réputation européenne.

———

LETTRE XXVII.

Séville a revu mon ami, et je suppose que son beau-père, satisfait, lui a donné le prix de la course qu'il est venu faire ici. Du reste, mon camarade s'est conduit en galant homme; des caisses immenses l'ont suivi. Mais il y en a une qu'il a voulu avoir près de lui, c'est celle qui contenait, avec les livres de mariage de sa fiancée, des reliures, chefs-d'œuvre de nos artistes anciens et

modernes. Pour moi, j'ai palpé tout cela, ce qui ne m'a pas empêché de regarder avec orgueil mes trésors particuliers.

Quand vous viendrez à Paris, vous verrez ce que j'ai recueilli, puis embelli, car, pour ce qui est bon et honorable, je n'ai rien négligé. Duru a relié en maroquin violet toutes mes premières éditions de Bossuet; j'ai demandé au bon et excellent M. Khoeler de se charger de mes dix éditions de La Bruyère, de mes cinq éditions de La Rochefoucauld : les premières sont en maroquin plein doré sur tranche; les secondes, en maroquin vert doublé de tabis; enfin, M. Capé s'est occupé, comme toujours, de relier avec un art infini *le Pastissier*

françois, ainsi que les dix autres Elzeviers que j'ai pu me procurer.

J'ai de M. Bauzonnet-Trautz une dizaine de volumes; de M. Hardy, des demi-reliures incomparables, ce qui ne veut pas dire qu'il ne fasse pas en reliure pleine des ouvrages d'une perfection achevée, témoin celle que j'ai vue dernièrement chez M. Durand; cette reliure recouvre un livre moderne très curieux lui-même en ce qu'il a été imprimé avec des caractères imitant ceux du dix-septième siècle; l'ouvrage a pour titre: *Recherches sur la vie et les œuvres du Père Ménestrier*, par M. Paul Allut, *Lyon*, *Nicolas Scheuring*. La reliure est en maroquin bleu, doublé de maroquin rouge, lar-

ges dentelles; c'est vraiment digne de ce véritable artiste. Je ne dois pas oublier, avant de finir, de vous citer M. Lesort, l'un des éditeurs des livres de liturgie du diocèse, qui a des ateliers de reliure d'où sortent souvent de grands et beaux missels destinés à de riches chapelles ou à nos grandes cathédrales.

Mes richesses sont installées dans deux grands corps de bibliothèque, dont les portes en bois sculpté se trouvaient dans un de ces vieux hôtels que le nouveau Louvre a renversés en passant pour aller rejoindre les Tuileries. Tout cela fait mon bonheur, mais quelquefois je suis tenté de m'écrier avec M. de Sacy :

« O mes chers livres ! un jour viendra

aussi où vous serez étalés sur une table de vente ; où d'autres vous posséderont; possesseurs moins dignes de vous, peut-être, que votre maître actuel! Ils sont bien à moi pourtant ; je les ai tous choisis, un à un, rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant! Il me semble que par un si long et si doux commerce, ils sont devenus une portion de mon âme! Mais quoi! rien n'est stable en ce monde, et c'est notre faute si nous n'avons pas appris de nos livres eux-mêmes à mettre au-dessus de tous les biens qui passent, et que le temps va nous enlever, le bien qui ne passe pas, l'immortelle beauté, la source infinie de toute science et de toute sagesse. »

1925

